

TÉMOIGNAGE  
D'UN SOCIALISTE GREC

Lors de la séance du Comité exécutif de l'Internationale de la Jeunesse socialiste qui s'est tenue à Jönköping, en Suède, le délégué de l'organisation membre de la Grèce fit une intervention fort remarquée sur les récents événements qui se sont déroulés en Grèce. Nous donnons ci-dessous la traduction de celle-ci.

Les généraux prétendent qu'ils ont fait « leur coup » pour sauver la Grèce du communisme. C'est toujours ce qu'ils disent en de pareils cas, partout dans le monde. Partout là où des peuples ont essayé d'arriver au pouvoir par des moyens démocratiques, apparaît en tant que sauveur un général pour préserver le pays du chaos. Si, en Grèce, ceux-ci avaient été certains de gagner les élections qui devaient avoir lieu en mai dernier, ils n'auraient pas essayé d'établir leur dictature.

Nous ne voulons pas condamner la politique étrangère des Etats-Unis parce qu'elle a approuvé la dictature grecque, nous la condamnons parce qu'elle ne s'y est pas opposée ce qui est une manière tolérante pour exprimer notre indignation. Et qu'en était-il de l'OTAN ? L'OTAN n'est nullement intéressé à préserver ses principes, qui en fait n'existent que sur le papier. Son seul intérêt réside dans la certitude qu'elle entend avoir, qu'aucune force progressive ne devienne un danger pour elle. Il en va de même de la politique américaine qui est demeurée inchangée à travers les ans, par son appui et son aide aux régimes corrompus ainsi qu'aux dictatures à travers tout le monde. Il y a des groupes aux Etats-Unis qui sont opposés à

une telle direction de la politique étrangère de leur pays. Espérons qu'un jour ils pourront l'emporter.

En ce qui concerne la Grèce j'aimerais revenir sur le rôle joué par le roi, rôle que certains voudraient amoindrir. A ce sujet je ne peux admettre comme justification de ce rôle, le fait qu'il n'ait pas eu le choix ou qu'il ai eu la main forcée par les généraux. Ceci est une manière très dangereuse de présenter son rôle. Il n'en demeure pas moins que le roi a approuvé par sa signature tout ce qui a été fait jusqu'à présent, aidant ainsi les militaires à établir leur régime de terreur. A quoi rime-t-il de dire par la suite qu'il ne savait rien auparavant ?

J'aimerais à présent donner une vue d'ensemble de la situation actuelle en Grèce. Tout d'abord il n'y a aucun compte exact au sujet du nombre réel des prisonniers détenus en ce moment aux îles de Youra, Stá, Efstathios, Makronisos et Folegandros. Trop d'entre eux sont encore incarcérés dans les bureaux de police.

Il n'y a aucune représentation des syndicats. Leur leader, Makris, a été le premier à envoyer un télégramme au roi, pour le remercier de son « initiative ».

(Pasa a la pág. 2)

Les « élections »  
a la sauce franquiste

Les dépêches d'agence qui « tombent » sur ce qu'on appellera difficilement les élections en Espagne ne valent guère d'être reproduites en long et en large. Mais comme toute une presse accolera les mots « élections » et « Espagne », il n'est pas inutile de mettre en lumière le mécanisme de cette « consultation » du peuple espagnol...

Il s'agissait d'élire une centaine de députés aux Cortès, qui devraient constituer le pouvoir législatif mais ne forment en réalité qu'une sorte de parlement-croûton. La tranche élue directement des membres du Cortès, à raison de deux représentants par province, est fort mince : 104 députés sur 500. Le reste est désigné par les « syndicats » verticaux du régime, ou par les gouvernements provinciaux, ou encore par le Caudillo lui-même ! Mosaïque de corporatisme, les Cortès sont ainsi la reproduction pour copie conforme de toutes les étagères du régime...

Conformes également, triées et filtrées, sont les candidatures. S'il y avait plus de candidats que de sièges à pourvoir, chaque candidat avait à être « agréé » comme tel par les organisations du régime. Encore une douzaine se sont-ils retirés d'une compétition sans doute décourageante...

Pas question, bien entendu, de suffrage universel, cette abomination démocratique d'invention socialiste. Ne votent que les chefs de famille, les femmes mariées, les célibataires soutiens de famille. Ceci élimine une bonne partie de la jeunesse, qui a toujours des idées de révolte... n'y a-t-il pas encore chez nous, il est vrai, des conservateurs rabiques qui défendent, selon la meilleure tradition cléricale, des formules de suffrage « familial » ?

Ce n'est pas tout. Le vote est obligatoire pour les fonctionnaires. Il l'est à peine moins pour la masse des ouvriers et des employés, qui doivent justifier, face à leurs patrons, leur demi-journée de vote par un certificat du bureau électoral.

Caricature grossière d'un régime représentatif, l'Espagne des derniers « lois organiques » n'est pas moins fasciste que l'Espagne de la dictature proclamée. L'opposition de gauche — clandestine — a appelé à boycotter cette consultation électorale-bidon. Elle n'a d'intérêt que dans la perspective d'une disparition de Franco, les Cortès étant alors appelés à jouer un rôle dans la succession. Mais ceci est une autre histoire.

(« La Peuple », Bruxelles, 11-10-67)

Formidable masa de abstenciones  
el 10 de octubre

Al redactar estas notas, no tenemos aún informaciones directas de lo que han sido las « elecciones » del 10 de octubre. Nos basamos, pues, en noticias de agencias extranjeras y de la prensa española. Tanto unas como otras, son parcas e imprecisas, haciendo hincapié las de la prensa española en la provisionalidad de los resultados. Hay que decir, también, que se observa hasta ahora un silencio oficial más que sospechoso, y el escaso o nulo interés que ha despertado en las agencias y prensa del extranjero, que cuando en unas líneas hacen alusión a las elecciones, es para señalar la poca participación de los electores, que en gran parte han seguido las instrucciones abstencionistas de las fuerzas de la oposición, y para chancear sobre ellas. Así lo hace, por ejemplo, el diario « Sun », de Londres, que publica un dibujo en el que aparece Franco leyendo un papel ante una multitud. El pie del dibujo, dice: « Y ahora os voy a comunicar el resultado de las próximas elecciones. »

Un hecho resulta evidente: el número elevadísimo de abstenciones. Los propios voceros oficiales señalan este hecho. En Guipúzcoa y Vizcaya ha habido un 70 por ciento de abstenciones; en Madrid, Barcelona y otras grandes ciudades las abstenciones han sido del orden del 55 por ciento. Parece que el número más crecido de votantes lo dan las zonas rurales, donde la coacción y las amenazas tienen más eficiencia, y donde los pucherazos son menos visibles.

Muchos de los que han votado, temerosos de las represalias, lo han hecho en blanco o poniendo inscripciones en las candidaturas. Según datos oficiales de Barcelona y provincia, las papeletas en blanco o nulas pasan del 6 por ciento de votantes.

Los franquistas tratan de hinchar las cifras de votantes, que nadie más que ellos han podido verificar. Se recordará que cuando el referéndum del 14 de diciembre del año pasado, aparecieron en las urnas dos millones de votantes más que los inscritos en el censo y que los votos de los « transeúntes » dieron la nota más bufa de aquella carnavalada. Ahora se ha inventado el voto por correo, que en nada tiene que ver con el sistema que con el mismo nombre se usa en algunos países democráticos. En éstos, se emplea el procedimiento en forma muy excepcional y justificada y con severo control. Las oficinas electorales del Movimiento lo han utilizado ahora con enorme prodigalidad, para « votar » por su cuenta por ausentes y personas señaladas como abstencionistas. Bastaba con enviar por correo la papeleta con el nombre de una persona que aparecía incluida en las listas del censo.

De otra parte, el censo que se ha utilizado en los colegios electorales es el general, es decir, el mismo que se utilizó cuando el referéndum, que comprende a todos los españoles mayores de edad. Pero en esta ocasión no podían votar más que los cabezas de familia, para los que no se ha hecho censo especial. Así, como en las mesas no había más que unos individuos sin otra misión que procurar que votara mucha gente, han participado en la votación elementos franquistas que sin ser cabezas de familia estaban en el censo general o que daban nombres de personas inscritas. Conociendo la frescura « democrática » de los franquistas, fácil es suponer las barbaridades que han hecho.

Pero la cantidad de votos que

aparecieron en las urnas es lo que menos les preocupaba. Llenarlas era tarea fácil. Lo que se pretendía es que acudiera mucha gente, que se pudiera ver, sobre todo en el extranjero, que había fervor popular. Esto ya era más difícil. Por eso han volcado los inmensos y poderosos recursos del Estado para hacer que se acudiera a los colegios. La radio y la televisión; la prensa, pues si bien parte de ella ha criticado estas elecciones, ha recomendado que se votara; y todos los medios de propaganda y de presión, en fin, se movilizaron.

A ello hay que añadir las coacciones, amenazas y los mil y un artificios de que son maestros los franquistas. Se escogió un día laborable para que los obreros y empleados tuvieran que ir del trabajo a votar so pena de perder, si no presentaban certificado de voto, el salario del día. Vamos a señalar un ejemplo de cómo se ha obligado a los trabajadores a votar.

En los talleres generales de la RENFE de Valladolid, los tres mil obreros solicitaron autorización para trabajar normalmente la jornada electoral de siete de la mañana a tres de la tarde, alegando que tenían tiempo para votar

ad terminar la jornada. Di esa forma, además, no perdían la prima de producción del día. Los obreros confiaban en que se haría así. Pero a las once de la mañana fueron sorprendidos por la disposición de la empresa de que debían desalojar los talleres inmediatamente para acudir a votar en el acto, y que quienes no presentaran el certificado de haberlo hecho serían excluidos del abono de los próximos haberes. Como muchos obreros protestaron y anunciaron su propósito de no votar aunque perdieran la jornada, la Compañía entonces les retiró a todos la prima de producción. No cabe duda que el Gobernador civil, temeroso de un enorme porcentaje de abstenciones, dio órdenes para que se obligara a votar por todos los medios.

Eso, que no es más que una muestra, ha ocurrido en una gran capital y en una importante empresa. ¿Qué no se habrá hecho en ciudades más pequeñas ?

Pero el chacoteo electoral que nos ha mostrado el régimen comenzó con anterioridad al 10 de octubre. Unos días antes de la elección, publicó « Ya », de Madrid, un editorial, titulado « Madrid

(Pasa a la pág. 2)

## Composición de las « Cortes »

Una vez terminada la designación de todos los Procuradores, que harán un total de 563, las próximas Cortes Españolas estarán compuestas así :

Miembros del Gobierno, Procuradores natos, 19. Consejeros nacionales designados directamente por Franco, 40. Consejeros nacionales elegidos en cada provincia, 55. Consejeros nacionales designados directamente por el presidente del Gobierno, 6.

Entre los representantes de la Organización Sindical : Procuradores natos por nombramiento directo de Franco, 34. Procuradores natos elegidos en sus cargos, 2. Procuradores elegidos en los Sindicatos por la línea de mando, 144.

Representantes de los Municipios y Ayuntamientos, elegidos entre los alcaldes y concejales, 115.

Representantes de la familia, 2 por cada provincia, incluidos Melilla y Ceuta con autonomía, que son los de las « elecciones » del 10 de octubre, 108.

Los rectores de las doce Universidades que fueron designados por Franco, 12.

Representantes de Institutos de España y Consejo Superior de Investigaciones Científicas (2 que nombra directamente Franco y 4 elegidos), 6.

Representantes de Corporaciones y Colegios (1 nato y 21 elegidos), 22.

El general Franco debe fiarse poco de su propio sistema, puesto que él se reserva la designación personal directa de una quinta parte de los Procuradores : Los miembros del Gobierno son Procuradores natos, pero el Gobierno lo elige Franco; designa también a 40 consejeros nacionales del Movimiento para Procuradores, y a 34 de la Organización Sindical; el presidente del Gobierno designa 6 procuradores, pero el presidente del Gobierno será nombrado por Franco y ahora lo es él; los 12 rectores de las Universidades españolas, que han sido designados rectores por Franco, y dos nombramientos más de los Institutos y del Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Total, que Franco designa

113 procuradores. Ningún otro jefe de Estado en el mundo tiene tanto poder, ni pueblo alguno está más subyugado por un solo hombre.

Pero el resto de los Procuradores han de ser, sin excepción, sea cual fuere el procedimiento por el que se les nombró, absolutamente incondicionales de Franco. Así están formadas lo que desvergonzadamente llaman « Cortes Españolas ».

La fisonomía de esas Cortes ha reflejado bien el profesor don Manuel Jiménez de Parga, en su sección habitual del semanario « Destino », de Barcelona, del 30 de septiembre último. Basándose en los 64 procuradores designados hasta entonces por el general Franco, escribe bajo el título de « El esqueleto y el perfil de las futuras Cortes » :

« Ya tenemos designados 64 miembros de las futuras Cortes españolas. Pienso que esos nombres — elegidos libremente por el jefe de Estado — nos anticipan la configuración social y política de la Cámara; son como el esqueleto sobre el que montarán las restantes piezas hasta formar — a finales de octubre — el cuerpo legislativo.

He repasado la relación de los 64 Procuradores y, a primera vista, advierto que pertenecen a los siguientes grupos :

- 1 Ministros y ex ministros, 23.
- 2 Subsecretarios, directores generales, asimilados a éstos y ex, 16.
- 3 Falangistas anteriores al 18 de julio de 1936 menos de 20.
- 4 Consejeros de Bancos y grandes sociedades anónimas, más de 20.
- 5 Altos jefes militares, 8.
- 6 Arzobispos y obispos, 3.
- 7 Proprietarios y consejeros de propiedades importantes, 5, de « La Vanguardia », « ABC » y « Diario de Barcelona ».
- 8 Académicos de la Española, escritores conocidos y artistas, 1.
- 9 Empleados y obreros, ninguno. »

## LA CHINE SE BROUILLE AVEC SON ANCIENNE AMIE CAMBODGIENNE

La pénétration chinoise dans l'Asie du Sud-Est se poursuit. Le Laos est en partie occupé et administré par les troupes communistes du Pathet Lao, appuyé et ravitaillé en armes et en « conseillers », par la Chine et le Viet-nam du Nord. La solution adoptée à Genève par une conférence spéciale sur le Laos a échoué. Elle avait tenté de ne pas diviser le pays comme ce fut fait pour la Corée, le Viet-nam et l'Allemagne, mais de réunir les fractions adverses sous la direction d'un chef de gouvernement neutre, le prince Souvana Phouma; gouvernement auquel participaient les chefs des fractions américaines et communistes. Mais les diverses fractions n'ont pas unifié leurs armées en une seule armée nationale. Les communistes, dans le nord du pays, ont maintenu le territoire occupé par leurs troupes hors du pouvoir du gouvernement central et les armées communistes auxquelles, selon les affirmations de Souvana Phouma, se sont jointes des unités de l'armée du Viet-nam du Nord, s'efforcent d'élargir le terrain occupé par elles. Elles ont mission, en particulier, de sauvegarder la liberté de passage pour le ravitaillement et les troupes du Viet-nam du Nord vers le Sud par la piste Ho Chi-minh, qui est sur territoire laotien.

Les guérilleros s'organisent aussi en Thaïlande et en Birmanie sur les confins de la Chine et avec son appui. Seul le Cambodge, dans l'Asie du Sud-Est,

avait établi avec la Chine des relations très amicales. Le chef du gouvernement, le prince Norodom Sihanouk fut plusieurs fois reçu à Pékin avec tous les honneurs dus à son rang. Pour plaire à ses amis chinois, il avait rompu les relations de son pays avec le gouvernement américain, démissionné le gouvernement nommé par le Parlement après des élections générales et créé un nouveau gouvernement avec participation des communistes. Bref, c'était la grande amitié.

Cependant, les communistes pro-chinois s'efforcèrent de prendre le pouvoir pour eux seuls. Ils formèrent aussi des guérilleros dans le nord du pays, fomentèrent des troubles que l'armée cambodgienne dut réprimer. Norodom Sihanouk fut contraint de démissionner ses ministres pro-chinois qui complotaient contre lui et il vint de mettre en garde la Chine dans des termes d'une violence surprenante: le « Monde » rapporte cet incident dans un télégramme de Phnom-Penh. « Si les Chinois songeaient à créer de multiples foyers de troubles au Cambodge — comme le prévoient certains journaux chinois de Hong-Kong — je leur conseille de bien réfléchir. Dans l'hypothèse où nous n'aurions pas assez d'armes et de munitions pour faire face à la rébellion, je devrais me retirer et passer la main à l'armée, qui sera bien obligée de se tourner vers les Américains. » Norodom Sihanouk aurait attaqué vigou-

reusement les principaux chefs communistes cambodgiens en les invitant à partir sans délai « rejoindre leurs maîtres chinois » s'ils veulent éviter de passer tôt ou tard devant le tribunal militaire « qui ne les épargnera pas. La patience de l'armée à leur égard est à bout et le peuple réclame leurs têtes ».

Cette rupture catégorique du Cambodge avec la Chine communiste démontre clairement combien les événements sont compliqués en Asie du Sud-Est. C'est la raison pour laquelle la lutte du Front de libération du Viet-nam du Sud n'a pas trouvé l'appui unanime qu'avait trouvé la lutte du Front de libération nationale d'Algérie. Ce n'est pas à cause de l'éloignement du Viet-nam seulement.

L'opinion publique condamne l'agression de l'armée des Etats-Unis, mais il reste un doute en ce qui concerne la lutte pour l'indépendance; n'est-elle pas une guerre pour établir l'égémonie chinoise sur le Viet-nam et sur le reste de l'Asie du Sud-Est? Est-ce vraiment la volonté de la majorité du peuple de se donner un gouvernement communiste? Si c'était le cas, il n'y aurait qu'à s'incliner. Mais pourquoi, si les communistes sont si sûrs d'avoir une majorité, refusent-ils de procéder à des élections démocratiques où le peuple peut librement choisir autre chose que la liste officielle, voire rester à la maison.

La philippique du prince cambodgien contre les Chinois et leurs agents démontre que l'infiltration chinoise est un danger réel pour ce pays. La subversion organisée de Pékin contre un Etat libre voisin est-elle une forme d'agression? Les Nations Unies doivent définir l'agression. Il est temps que cela soit fait de façon claire, car l'opinion publique commence à craindre d'être dupée et d'appuyer des mouvements de libération formés de mercenaires étrangers ou indigènes qui poursuivent un autre but que l'émancipation nationale et les libertés populaires.

Jules HUMBERT-DROZ.

## TÉMOIGNAGE D'UN SOCIALISTE GREC

(Viene de la pág. 1.)

Chaque personne qui a un invité dans sa maison pour plus de deux heures est obligé de le faire savoir au poste de police le plus proche.

Toute assemblée en plein air de plus de cinq personnes est interdite. Des officiels de l'armée contrôlent chaque voiture sur les routes principales.

Tous les livres marxistes sont retirés de la circulation et les librairies qui possédaient de tels ouvrages dans leurs vitrines ont été fermées.

Les chansons de Theodorakis ont également été interdites.

Un accord bilatéral avec la Yougoslavie a été annulé par le gouvernement. Cette convention accordait une autorisation spéciale pour les paysans qui vivent de l'autre côté de la frontière, de pénétrer en territoire étranger pour cultiver leurs champs et pour d'autres besoins de l'agriculture.

La presse dirigée a ridiculisé le Conseil de l'Europe en le comparant au « Café Rouge de Strasbourg ». Pittermann (1) a été accusé d'être un diplomate « loupé » et de travailler pour les buts du communisme international.

La police secrète travaille essentiellement à l'Université, terrorisant la jeunesse démocratique avec des menaces de mort et d'arrachages de dents.

Le gouvernement a dissous toutes les organisations de jeunesse, parmi lesquelles l'Union de la Jeunesse socialiste.

Le gouvernement a résilié tous les contrats permanents des employés civils, se réservant ainsi le droit de congédier à tout moment toute personne qui pourrait objecter à la politique du gouvernement. Simultanément, celui-ci a proclamé que tous les citoyens loyaux n'auraient rien à craindre.

Le retour à la vie parlementaire n'est, du fait, que l'éta-

blissement d'un comité restreint qui décidera qui aura les qualifications pour être élu. Ce comité a déjà été créé et est entièrement contrôlé par la junte. Selon ses propres déclarations au sujet des prochaines élections en Grèce, celui-ci n'interviendra que lorsque la Grèce sera suffisamment mûre pour des suffrages. Ce commentaire ne laisse qu'un faible espoir pour considérer de telles affirmations comme étant sérieuses.

La dictature en Grèce peut être considérée comme un test pour d'autres coups dans l'hémisphère européen. Voulons-nous des tentatives similaires dans d'autres pays de notre continent? Voulons-nous que la politique étrangère américaine soit plus courageuse à l'avenir?

Les forces démocratiques ne doivent pas cesser de condamner le présent régime en Grèce qui ne peut survivre que dans le cadre de la société européenne, dans le Marché commun et en coopération avec le Conseil de l'Europe sur une base culturelle et financière. Ce statut ne peut que constituer un obstacle à l'égard des efforts concernant l'unification de l'Europe et pour une meilleure compréhension entre l'Est et l'Ouest.

(1) Pittermann, président de l'Internationale socialiste (N. d. l. réd.).

## EN ALEMANIA FEDERAL

Desde la fundación de la Comunidad Económica Europea (CEE), el salario real ha aumentado en un 60 por ciento en la República Federal de Alemania, lo que significa que nuestro país se halla en cabeza de la Comunidad en este campo: en Italia aumentó el salario real (entre 1958 y 1966) en un 48 por ciento, en Luxemburgo y Holanda en un 35 por ciento, en Bélgica en un 34 por ciento, y en Francia en un 28 por ciento.

También nos encontramos en cabeza de la reducción de la semana laboral: Alemania Occidental 43,8 horas a la semana, Bélgica 45,0, Holanda 45,7, Francia 46,6 y Luxemburgo 43,1 horas. Estas cifras se refieren a abril de 1966.

Alemania encabeza también dentro de la CEE la lista de prestaciones sociales. Según datos referentes al año 1963, publicados ahora, pero que se mantienen vigentes en la actualidad, el 27,3 por ciento de los ingresos privados del alemán occidental provienen de prestaciones sociales (pensiones, subvenciones familiares, subvenciones al paro obrero, prestaciones por enfermedad, etc.).

En los otros países de la Comunidad, siguen a Alemania: Francia 23,4 por ciento, Holanda 21,6 por ciento, Luxemburgo 21,5 por ciento y Bélgica 19,6 por ciento. En cifras absolutas, la lista sería la siguiente: Alemania Occidental 1.290 marcos de prestaciones sociales « per cápita ». Francia 1.161 (8 por ciento menos), Holanda 750 marcos (42 por ciento menos) e Italia 599 marcos (menos 54 por ciento en comparación con Alemania).

(DER TAGESSPIEGEL, 31 IX 1967.)

## El Labour en una situación difícil

(Viene de la pág. 8.)

Continuar jugando el papel de aliada privilegiada de los Estados Unidos, cuando en realidad es un país de Europa occidental como otro cualquiera, cuyo porvenir debe identificarse con el del continente, con vistas a constituir una tercera fuerza en el mundo industrial, entre los EE. UU. y la URSS.

### DISOCIACION DE LOS EE.UU.

Finalmente, es significativo el hecho de que haya sido en el terreno de la política extranjera donde el Congreso se haya mostrado más « rebelde »: ha reclamado que el Gobierno británico disocie completamente de la política americana en el Vietnam y reclame el cese de los bombardeos sobre el Vietnam del Norte.

También ha reclamado que se expulse a la Grecia fascista de la O.T.A.N.

### AYUDAR A GRAN BRETAÑA

Ante las votaciones de Scarborough sobre el Mercado Común, acaecidas pese a una situación interior degradada, heredada, por supuesto, de los conservadores, pero que los laboristas conducen difícilmente, nadie puede ya dudar de la voluntad británica de adherirse al Mercado Común.

Cuando de nuevo circulan los rumores de un veto francés, los continentales tienen que ayudar a Gran Bretaña a realizar su adaptación y no contribuir a hundirla. Por ello los « Seis » deberían consentir unos amplios límites de adaptación. A los socialistas se les impone un particular deber de solidaridad hacia el Labour Party en las circunstancias difíciles que atraviesa y que podrían tener como resultado la vuelta de los conservadores al poder en 1971. Por

lo demás, el « statu quo » de Europa occidental tampoco es tan halagüeño, sobre todo para los trabajadores, para que se quiera mantener agarrado a él...

(1) En los Congresos laboristas, las Trade Unions disponen de la mayoría de los mandatos. El resto va a las organizaciones locales del Labour.

## Formidable masa de abstenciones el 10 de octubre

(Viene de la pág. 1.)

cánica electoral», al que pertenecen los párrafos que siguen:

« ¿ Por qué razón es tan difícil obtener ejemplares del censo? No se trata de un documento secreto. Debía estar editado y a disposición de quien lo quiera adquirir. Pero si no, por lo menos los candidatos no deberían tener dificultad para hacerse con los ejemplares que quisieran. Sin embargo, no es así. »

« Y aún quedan muchos capítulos de la labor de un candidato que quiera presentarse con alguna probabilidad de éxito. Uno de los principales es el de orden económico. Sin embargo, habiéndose confundido el grupo social de ayuda o la organización con fines electorales con el partido político, y no pudiendo existir éste, el candidato tiene que contar con una fortuna personal cuantiosa o con una ayuda secreta para poder hacer frente a los gastos que le ocasiona la elección. »

« Por si estos inconvenientes no fueran bastantes, se ha determinado que los interventores no pueden ser ajenos a la sección en que actúan, sino que tienen que pertenecer a ella. Bien. En Madrid, las secciones son 1.600, lo cual significa que el candidato que no puede tener organización que le respalde ha de ser hombre tan popular y conocido, de relaciones sociales tan extensas y variadas que cuente por lo menos con un par de amigos por cada sección, esto es, con 3.200 amigos, distribuidos

estratégicamente por el plano de Madrid de modo que cada sección disponga de los suyos. »

« Estas no son más que una mínima parte de las restricciones que se han puesto a los candidatos que, no se olvide, habían de ser todos gentes de la situación. Así ha podido decir Javier María Pascual, en « El Pensamiento Navarro », lo que sigue: « ¿ Han pensado ustedes que José Antonio Primo de Rivera no hubiera podido ser candidato ni elector? »

Pese a que generalmente en cada provincia existían más de dos candidatos, el Gobierno ya tenía designados de antemano los que iban a resultar triunfantes. Los que aceptaron ser candidatos a sabiendas de su fracaso, formando parte de ese jolgorio electoral, esperaban sin duda que su rastro papel les sea pagado con prebendas y atribución de influencias para mejor morder en el gran pastel nacional. Que los dos procuradores por provincia han sido los que quiso el Gobierno, lo corrobora con pocos tapujos « ABC » del 12 de octubre: « La inmensa mayoría de los candidatos por las provincias que han sido derrotados, no son enemigos del régimen. Y el Gobierno hubiera ganado más, dentro y fuera, recomendando a los Ayuntamientos y otros organismos una prudente neutralidad que no con el triunfo equivoco de algunos candidatos triunfantes. »

El silencio oficial sobre el resultado de las elecciones no ha

sido roto con esas muy cautas palabras del ministro de la Gobernación, en las últimas horas de la noche del día 10, considerando « totalmente imposible formular ningún augurio ». No puso énfasis más que para asegurar que no habían habido tiros. Después no ha vuelto a hablar. Y Fraga Iribarne, tan locuaz y desenvuelto, aún no ha dicho una sola palabra sobre la jornada electoral del 10 de octubre.

La formidable masa de abstenciones (« masa considerable de abstenciones », dice con prudencia « Ya ») ha hecho fracasar el único objeto que para el régimen tenía este sistema de elección: demostrar al mundo que España ya se había democratizado. No votar era infringir la ley, y el P.S.O.E. y las fuerzas de oposición, no obstante lo limitado y clandestino de sus medios de propaganda, habían recomendado la abstención, lo que acentúa la audacia del acto abstencionista y el valor político del mismo. Se ha dado una paradoja fecunda para la democracia: la parte más política de España es la que no ha acudido a las urnas. Y esa parte, unida a la juventud que no tenía derecho a voto, es la más considerable del país. Las fuerzas democráticas de la oposición pueden sentirse satisfechas. Su campo de acción y de influencia!, es inmenso. Que acierten en sacar las conclusiones, que se perciben claramente prometedoras, es lo que hace falta.



ABONNEMENTS  
ou nom de:  
Roger SOUTON  
12, Cité Malesherbes - Paris-9  
C. C. P. 18 585 08 - Paris

# VIVA ESPAÑA

## El agua de Canema

Los vecinos del pueblo de Canema, provincia de Jaén, se encuentran ante un problema tan grave como inconcebible en una nación europea moderna, pero que sin duda alguna simboliza perfectamente la situación de la España franquista. En este pueblo no hay agua corriente, cosa ya bastante molesta. La gente se abastece en la fuente pública, cuyo precioso líquido es suministrado por un balneario privado. Hasta hace poco, los vecinos y los propietarios de dicho balneario habían vivido en buen entendimiento, pero ahora han surgido divergencias entre ambos. Y la conclusión ha sido el suministro irregular del agua, y hasta su supresión completa de vez en cuando. Lo más curioso es que la fuente está construida en terrenos municipales y que existía antes del balneario.

Pero de todas maneras, en la España franquista, en tierras de caciquismo, tenía que tener razón el propietario. Así lo decidió el Tribunal de Primera Instancia de Ubeda, agregando que la fuente pública había de considerarse como « derrame del balneario para evitar inundación del mismo ». Y añade el Tribunal este parrafito verdaderamente pintoresco: « No corresponde al Ayuntamiento entablar pleito con el balneario, sino al pueblo. »

En primer término, ya es trágico que al cabo de más de un cuarto de siglo de paz, al abastecimiento de agua de un pueblo dependa de la buena voluntad de un propietario. Esto parecen prácticas de épocas anteriores a la República. También es de los tiempos del caciquismo pre republicano el fallo del Tribunal de Ubeda. Descartando el interés municipal por la fuente y el agua, da razón al propietario del balneario. En sus decisiones, no parece haber sido dirigido ese tribunal por la noción de utilidad o de mero derecho público.

Por último, nos parece típico eso de la distinción entre Ayuntamiento y pueblo. Nosotros, confiados en la práctica democrática, creíamos que justamente el Ayuntamiento era quien representaba a los vecinos y a velar por sus intereses. Así lo creían también los habitantes de Canema. Pero no es así. Esos son costumbres republicanas, costumbres hoy olvidadas de buena gestión municipal. Para el Tribunal de Ubeda, Ayuntamiento y pueblo son cosas distintas.

Por lo pronto, el fallo de la justicia ha tenido un resultado perfectamente concordante con las costumbres franquistas: los propietarios del balneario han suprimido totalmente el agua. Y los vecinos se ven obligados a traerla de lugares alejados, a lomo de caballería. »

## Estafas

En Madrid, entre Bravo Murillo y la Avenida del Generalísimo — que casualidad en cuestiones de estafas —, se ha expropiado un solar a razón de mil pesetas el metro cuadrado, y lo ha sido por la Comisión del Área Metropolitana. Al parecer, la expropiación, decretada por el Ministerio de la Vivienda, lo fue « por causa de utilidad pública ». Pero resulta que después se subastó el terreno a razón de 14.000 pesetas el metro cuadrado, y rápidamente ha aumentado su valor a unas 60.000 pesetas. Alguien está, pues, pringado en este feo asunto, y no cabe la menor duda de que la operación ha sido ganada por los bolsillos de unos cuantos. De todas maneras, eso de la « utilidad pública » ya se ha olvidado. Ahora se subasta el terreno para construir un hotel de lujo.

En la España de Caudillo, aunque el tiempo pasa, las costumbres siguen las mismas: « Estafas, coacciones, falsedades, imprudencias punibles », como dice « ABC ».

Hubo una época en España en general, y en Madrid en particu-

lar, en que los Ayuntamientos cumplían con su deber, es decir, hacer el bien público; en que los concejales combatían con ahínco la corrupción que les había precedido; en que la honradez en la gestión era la mejor bandera propagandística en las elecciones. Era allí por los años 1931 y muchos de esos concejales eran socialistas. Pero la Cruzada borró todo eso, y hasta la palabra honradez, de los Ayuntamientos. Y transformó toda la Administración de arriba abajo y de abajo arriba, en eso: Estafa, corrupción, coacción y falsedad!

## Los « grandes » de España

El diario madrileño « Pueblo », hablando del libro del economista Ramón Tamames, « Los monopolios de España », dice:

« Nueve personas, bien puede decirse, controlan de hecho gran parte de la economía española, dada su consistente participación en numerosos Consejos de Administración, correspondientes a las más fuertes empresas del país. Ellos son, pues, con todos los honores, los « grandes » de España, y a la larga y a la corta, la verdad es que la economía española está en sus manos. He aquí sus nombres: José María Aguirre González; José María Arteche y Olabarri; conde de Arce; Pedro Barrié de la Maza, conde de Fenosa; Tomás Bordegaray y Arroyo; Pedro de Careaga Basabe, conde de Cadagua; Alfonso de Churrucá y Calbetón; Pablo de Gurrucá Mansi; Ignacio Herrero Garralda, e Ignacio Villalonga Villalba. »

Ni que decir tiene que todos ellos son de los de la Cruzada y muy defensores del « orden ». A esos nueve nombres nosotros añadimos el de la familia de Franco, que desde el 18 de julio de 1936 ha logrado apandar una inmensa fortuna, que la sitúa también entre las mayores potencias económico-financieras del país. Ahora, eso sí, lis nueve nombres y la « Familia F. » lo hacen todo en bien de la patria.

## La opresión del pensamiento y la información

Ha comparecido ante el Tribunal de Orden Público el padre Carlos Giner de Grado, de la Compañía de Jesús, acusado de publicar en « Mundo Escrito », del que es director, un escrito sobre la manifestación de sacerdotes celebrada en Barcelona el 11 de mayo de 1966. El fiscal estimó máximos insultos a la policía y órganos dependientes del Ministerio de la Gobernación. Pidió se le condenara a tres meses de arresto y a una multa de 25.000 pesetas. La defensa pidió la absolución. El fiscal modificó sus conclusiones y solicitó tres años de destierro y 10.000 pesetas de multa. Unos días después del juicio se comunicó la absolución del procesado.

## Inversiones de capital extranjero

A más de mil millones de dólares ascienden las inversiones de capital extranjero en España, durante el período comprendido entre los años 1962 y 1966. De esta cantidad, 437 millones de dólares corresponden a inversiones directas; una cantidad similar, a compras de valores y unos doscientos millones de dólares a compra de inmuebles.

# América

## BOLIVIA: represión contra Unión de Mujeres

Por el doctor Mario V. GUZMÁN GALARZA, ex embajador de Bolivia en Méjico

La implantación del estado de sitio, el 7 de junio, lejos de apaciguar el caldeado ambiente de rebeldía y agitación popular, provocó una mayor convulsión política. Cerrados los caminos democráticos para la solución de los problemas nacionales y de los bolivianos por la violencia oficialista, crece el descontento contra el Gobierno militar. La resistencia se manifiesta, cada día, en demostraciones públicas de repudio a una política represiva que conculca los derechos de los ciudadanos.

El 31 de mayo pasado se produjo en La Paz un grave hecho de violencia, que fue censurado acremente por el pueblo boliviano, en todas sus clases sociales y por casi todos los partidos políticos. Una reunión social que se ofrecía en el domicilio del doctor Guillermo Jáuregui Guachalla, ex ministro de Salubridad y catédrico de la Facultad de Medicina, en honor de la señora Teresa Cortés de Paz Estenssoro — esposa del Presidente constitucional derrocado por el golpe militar del 4 de noviembre de 1964 — fue disuelta con lujo de prepotencia por esbirros que arrojaron bombas de gases al interior de la casa, violaron el domicilio privado, golpearon a las personas invitadas, en especial a las mujeres que no pudieron escapar de la agresión de los matones. Algunas fueron desnudadas en insultante afrenta a la dignidad de la mujer boliviana.

La ex primera dama de la nación sufrió insultos, golpes y desgarraduras en el vestido, perdió su reloj de pulsera y un bolso de mano. La señora Lydia Gueiler de Moller, presidenta de la Unión de Mujeres de Bolivia, que se encontraba en dicha reunión, también fue víctima de inaudito atropello. Los hombres que trataron de impedir que se golpeará a las mujeres, fueron apaleados sin misericordia. La casa del doctor Jáuregui fue devastada por los allanadores. En las calles aledañas, los vecinos protegieron a las mujeres y niños que trataban de huir de los verdugos de la « restauración ».

La Unión de Mujeres de Bolivia, en un enérgico documento firmado por mujeres distinguidas en actividades culturales, profesionales, etcétera, como María Luisa Machicao, Hilda de Alvarado, Rosa de Quiroga, Carmen de Arce, María Elba Gutiérrez, Teresa de Vega, Diva de Carrasco, Nora de Echazú y otras, condenaron el atentado y demandaron la renuncia del ministro de Gobierno, Antonio Arguedas, « como el único medio de desagraviar a la mujer boliviana que siente como suyo el ultraje inferido a ese grupo de mujeres ». La Federación Universitaria Local y el Centro de Estudiantes de Medicina, organizaciones políticas como el Movimiento Nacionalista Revolucionario (MNR), el Partido Revolucionario de Izquierda Nacionalista (PRIN), el Partido Demócrata Cristiano (PDC) e inclusive los partidos oficialistas como el Social Demócrata (PSD), el Revolucionario Auténtico (PRA), publicaron documentos de protesta contra los culpables del atropello. El ministerio de Gobierno responsabilizó del hecho criminal a los « enemigos » del MNR. La Falange Socialista, que durante el gobierno de Paz Estenssoro fue el más enconado adversario de la Revolución Boliviana, se pronunció contra el atentado:

« Este atropello — dijo el jefe falangista Mario Gutiérrez —, convalida al Gobierno en horra. »

El general Barrientos, frente al repudio popular y ante una

supuesta renuncia de sus ministros, que insinuaron estar en desacuerdo con la actuación del encargado del despacho de Gobierno, ordenó una « investigación » para sancionar a los culpables, pero no dio ninguna satisfacción a las señoras agredidas. Los observadores independientes calificaron de insensata la actitud del Gobierno y señalaron que el atropello contra mujeres indefensas era un grave error político que perjudicaba indirectamente a los militares no comprometidos con la camarilla del general Barrientos. Pocos días después, los estudiantes salieron a las calles en demanda de libertades democráticas y mejores condiciones de estudio. Las muchachas de los liceos se unieron a sus compañeros para luchar contra las brigadas de choque de la policía. El Gobierno decretó la iniciación de las vacaciones de invierno con la finalidad de suspender las tumultuosas manifestaciones estudiantiles.

En el distrito minero de Huancuni, los trabajadores reiteraron — en una imponente manifestación — su voluntad de combatir por la libertad y mejores condiciones de vida, expresaron su solidaridad con las guerrillas y advirtieron que marcharían sobre Oruro, en apoyo de los trabajadores despedidos de la mina San

José. El Gobierno estrechó el cerco militar y pudo conjurar el peligro de un enfrentamiento con las milicias obreras. El ambiente de tensión subsiste y ha determinado un estado de alarma en el frente político oficialista.

El Gobierno militar, con su política represiva está logrando la radicalización de las masas y la polarización de las fuerzas democráticas. El Movimiento Nacionalista Revolucionario se ha reunido y actualmente, según noticias de la prensa boliviana, está en gestación un sólido frente de oposición. Sin embargo, el Gobierno del general Barrientos continúa enredándose en sus errores y contradicciones. Recientemente se aplicó la cruel y anacrónica pena de destierro contra la señora Lydia Gueiler de Moller, presidenta de la Unión de Mujeres de Bolivia, que ha sido expulsada al Paraguay. Esta inhumana actitud, el de imponer a una mujer el abandono de su hogar y su familia, contradice el espíritu cristiano de que tanto alardea el Gobierno. La mujer boliviana no se doblaba nunca; ella tiene la firmeza de las montañas y el brío de la selva. ¿ Qué importa el destierro y otras adversidades, si al final del camino ya se atisba la aurora de la liberación nacional? »

## Pas de nouveau Vietnam

par Antoine Blanca

Voilà déjà six mois, les autorités cubaines rendaient public un long texte signé de « Che » Guevara, quelque part sur le continent sud-américain, appelant à la guerre de guérilla contre l'impérialisme yankee, « afin de créer dix, vingt Vietnam ». Si le texte n'appela pas de manière directe à la guerre mondiale, il ne préconisait pas moins une tactique révolutionnaire qui, mettant en échec en plusieurs points du globe la grande puissance capitaliste sur le difficile terrain des maquis, obligerait celle-ci à un tel effort de guerre peu couronné d'auff que, son économie minée autant que le moral de sa population, les Etats-Unis connaîtraient en fin de compte une gigantesque défaite.

Pour les responsables révolutionnaires en Amérique Latine, la publication du manifeste de Guevara devait coïncider:

- a) Avec une recrudescence du mouvement de guérilla dans les pays où il existait déjà (Guatemala, Colombie, Venezuela et Pérou).
- b) Avec une flambée d'envergure dans d'autres pays, en particulier la Bolivie et le Brésil.
- c) Avec un mouvement d'agitation politique au Chili, déclenché par les socialistes pro-castristes et les communistes (30 % du corps électoral).
- d) Avec une violente agitation raciale à l'intérieur même des Etats-Unis, la liaison Castro « Black-Power » ayant été établie étroitement dès les premiers mois de 1967.

Si ce plan avait réussi, les gouvernements latino-américains, débordés, auraient fait appel aux « techniciens » militaires U.S.; la droite aurait provoqué des coups d'Etat pour « cesser » les gouvernements réformistes du Chili et du Venezuela; la répression anti-noire aurait été telle que ce sont 20 millions de gens de couleur qui se seraient dressés contre la Maison-Blanche.

« Che » Guevara misait sur un pourrissement total de la situation: la renaissance d'une forme de

inac-carthysme prenant le pouvoir à court terme, et montrant au monde démocratique écœuré le visage le plus caricatural du capitalisme américain. Il serait temps alors pour les lilliputiens de mettre à mort Gueiler.

Or dès à présent, on peut dire que ce plan a échoué.

La guérilla n'est pratiquement plus qu'un souvenir au Guatemala au Venezuela, au Pérou et en Colombie, où elle sévissait pourtant depuis des années. Elle a fait long feu au Brésil, si elle se poursuit en Bolivie, où les « conditions objectives » étaient le mieux réunies, on en parle surtout à cause du procès d'un jeune journaliste français.

Nulle part, l'armée américaine n'a eu à intervenir directement. En fait, le mouvement « Che » Guevara a plutôt amené de jeunes armées inexpérimentées, alliées des Etats-Unis, à s'aguerir, et l'Organisation des Etats américains est devenue une véritable ligue contre Cuba. Quant aux réactionnaires, ils se renforcent presque partout, au détriment de la gauche réformatrice.

Enfin, sur le plan intérieur, aux Etats-Unis, la flambée de violence raciale, si elle a atteint des proportions inquiétantes, il semble bien que la politique libérale d'intégration se soit accentuée, contrairement à l'espoir des castristes.

Mais les Etats-Unis auraient tort de se réjouir de l'insuccès de « Che » Guevara sans examiner les causes du profond malaise qui règne en Amérique Latine. Aux problèmes posés par une démographie galopante, par la sous-industrialisation, par une agriculture aux maux latifundistes, on ne saurait répondre par des dictatures de militaires fantoches. Seule la gauche réformatrice, dans le cadre d'une démocratie stable, apporte la clé de la solution. Et les Etats-Unis devraient accepter par avance les sacrifices que cette gauche exigera de la part de la plus grande puissance industrielle du monde.

## De la nueva emigración

## Conferencia de la U. G. T. en Alemania

La U. G. T. en Alemania ha dado otro paso hacia adelante. Delegados de las Secciones de la nueva emigración se han encontrado en Springen, a 12 kilómetros de Bad Schwalbach, los días 30 de septiembre y 1 de octubre. Allí, en el centro de un tranquilo y acogedor paraje, se ha celebrado la reunión de Secciones que los delegados denominaron lisa y llanamente « Conferencia de Springen ».

No es la primera vez que los ugetistas residentes en la República Federal celebran una reunión de este tipo. Los problemas de la emigración obrera española en Alemania son continua preocupación de la U. G. T. y, dado que nuestra organización en Alemania se compone en su totalidad por elementos de esta emigración, estos encuentros a escala nacional nos dan de primera mano y al contado una imagen perfecta de la situación general de nuestros compatriotas y de su integración en el movimiento obrero.

Además, aparte de la obligación en toda organización democrática del enfrentamiento y de la revisión de opiniones, iguales o distintas, existe la necesidad imperiosa de examinar los nuevos problemas con los cuales nuestra organización debe enfrentarse en Alemania.

El crecimiento continuo de la organización, por incorporarse a ella nuevos elementos de la emigración económica, es causa de nuevos problemas de carácter orgánico de preparación y de información de los nuevos afiliados, ganados para el sindicalismo libre, pero con todos los huecos de formación propios, en general, de la clase trabajadora y, en especial, de todos nosotros, obreros españoles, educados, o mejor dicho, ineducados bajo una dictadura.

Son, sin duda alguna, esos problemas de crecimiento, los que más deben preocuparnos en el momento, ya que nuestro caudal no es precisamente demasiado rico de medios para hacer frente con una total eficacia a todos ellos. No obstante, allí estaban, llenos de voluntad y optimismo, todos los delegados, y también estaban, pues no iban a faltar, representantes de las organizaciones hermanas alemanas.

Bajo la presidencia del compañero Miguel Armentia, Vicepresidente de la Comisión Ejecutiva, la Conferencia se hundió profunda e intensivamente en su trabajo, con objeto de aprovechar todo el tiempo disponible.

Los conferenciantes comprendieron perfectamente el valor del tiempo y las intervenciones fueron lo más precisas y cortas posibles. Dentro de este espíritu de trabajo quedó poco tiempo para aplausos y declamaciones.

Los delegados acogieron con gran entusiasmo los mensajes de los Sindicatos alemanes y a los representantes que acudieron personalmente a traernos sus saludos, entre ellos el compañero Heinz Richter, quien nos transmitió los saludos de la Comisión Ejecutiva de la D.G.B. Heinz Richter, viejo amigo de los ugetistas de Alemania, dijo en su discurso que expresara la mutua solidaridad entre la U. G. T. y la D. G. B., como sindicatos libres dentro de una misma organización internacional, no era necesario por caerse de su propio peso. Esa circunstancia ha unido y unirá siempre a las dos centrales sindicales. Pero en el presente, añadió, hay que destacar que existe una preocupación común a la Comisión Ejecutiva de la U.G.T. y a la Comisión Ejecutiva de la D.G.B.: la libertad de España.

Esa preocupación fue asimismo la de los conferenciantes. Aunque no se hizo alusión directa a ello, no puede haber mejor demostración de servicio a la libertad de nuestro país que ir convirtiendo la realidad concreta, local y actual en pasos definitivos hacia ella. Más que en ninguna otra reunión de este tipo, se ha visto claro cuán importante es para nuestros compatriotas españoles su afiliación a los Sindicatos de

la D.G.B., qué cantidad tan grande de posibilidades para su formación se les ofrece participando activamente en la vida sindical alemana.

Efectivamente, los Sindicatos alemanes tienen una organización ejemplar, y nunca han negado a los trabajadores extranjeros el apoyo necesario. Claro está, y así lo vieron los conferenciantes, que la mejor garantía para obtener el apoyo moral y material necesario es la fuerza convencidora del trabajo realizado por propia iniciativa. Para ello es necesario, primeramente, que se afilien a la D.G.B. todos los emigrados españoles que se sientan verdaderamente llamados a una mínima contribución al esfuerzo colectivo para la defensa de los intereses obreros.

Que no nos cansemos de decir esto y que tenazmente aconsejemos a nuestros compatriotas se organicen en los Sindicatos de su industria, es uno de los motivos por los que continuamente recibimos los ataques de la hoja falangista « 7 fechas », cuyos escritores no pueden o no quieren ocultar su envidia y el odio que sienten por la Confederación Alemana de Sindicatos, entre otras cosas, porque los emigrados españoles pueden apreciar, con sus propios ojos, la abismal diferencia existente entre unos sindicatos libres como los de este país y su verticalidad sindical sin horizonte. Por eso somos, según dicen, « un grupito de dementes que apenas cuentan con 150 afiliados ». Mal informado, o malintencionado como siempre, el « 7 fechas ». La Conferencia de Springen ha demostrado todo lo contrario. Sin oraciones apologeticas, sin declamaciones, sin aplausos, se ha trabajado por España y se ha hecho sindicalismo.

Nuestra organización crece, para disgusto de los verticaloides y, ahora, es quizás cuando más aumenten nuestras preocupaciones. Ahora, más que nunca, necesitamos intensificar nuestro trabajo.

He dicho antes, cómo fue comprendido por los delegados que no hay tiempo que perder. Esta fue también la actitud de nuestros compañeros y amigos alemanes. En este sentido, recuerdo que el compañero Max Diamant, representante de la C.E. del Sindicato de la Industria Metalúrgica (I.G. Metall), quien domina a la perfección el español, nos dijo que él no venía exclusivamente a saludarnos, lo cual no le parecía tan necesario, sino que lo importante para él era observar nuestro trabajo. El compañero Max Diamant no solamente se limitó a observar nuestro trabajo, sino que además intervino en los debates.

Esto es lo que nosotros queremos. Que se nos ayude en lo posible en nuestra actividad sindical, que se nos ayude para poder formarnos cada vez más, que se nos ayude a ser los propagadores de un sindicalismo libre a tono con las circunstancias europeas y a la altura de las necesidades más sobresalientes de nuestro país.

La Conferencia de Springen no sólo nos ha servido de estímulo, nos ha servido también de escuela para el futuro sindical que se nos está echando encima. No nos avergüenza decir que nuestra formación no es aún perfecta. Pero cada vez que los obreros españoles organizados tenemos la oportunidad de un encuentro como el de Bad Schwalbach, el paso que se da hacia adelante es gigantesco.

Los conferenciantes han demostrado que la unión entre los obreros españoles no es tan difícil. Lo que tantas veces es materia de discusión teórica, la U. G. T. lo está demostrando en la práctica. Este espíritu de lucha nos estimula, motoriza todas nuestras ideas. La Conferencia de Springen, que también se ocupó del problema sindical actual de nuestro país, ha dejado, definitivamente, bien sentado que no habrá sindicalismo libre en España sin la participación de la U. G. T.

JOSE MARIA

## Una farsa más

## La proyectada Ley Sindical

El régimen franquista ha comenzado la propaganda para preparar el ambiente internacional en favor de la Ley Sindical que pondrá en vigor próximamente.

El franquismo, al proceder de esta forma, es consecuente con la conducta que sigue estos últimos tiempos, con la cual desea aparecer en España y fuera de España, como un régimen progresista y atento a la evolución de la vida social, económica y política, que va convirtiendo en leyes los deseos y aspiraciones de la clase obrera.

Asimismo, en el orden político, la farsa está terminándose de consumir cuando escribimos estas líneas, por lo que respecta a las denominadas elecciones de procuradores a las « Cortes Españolas ».

En las emisiones de radio, por la televisión y la prensa y demás poderosos medios de propaganda de que dispone el régimen totalitario de Franco, se intensifica la presión hacia los españoles, con objeto de que tomen parte en la comedia electoral, que no es otra cosa que una burda falsificación del sufragio universal, el cual no tienen derecho a ejercer los españoles. Pero no obstante los requerimientos, presiones e incluso amenazas, se muestran indiferentes en participar en esas « elecciones de Procuradores en Cortes »; pero, como no hay libertades ciudadanas y todos los resortes del régimen están en manos de sus gerifaltes, a nadie podrá extrañar que aparezca como votaciones lucidas y libres lo que es, sencillamente, una maniobra más para engañar a la opinión pública de España y del extranjero.

Al franquismo le interesa tener audiencia internacional, sobre to-

do europea, que le permita mantenerse con prestigio en el poder y obtener los beneficios para seguir viviendo.

Pero con la nueva Ley Sindical, el franquismo pretende registrar a su favor otra etapa en el camino emprendido de « europeizarse », pues con la aparición de esta Ley anuncia ya la derogación de la Ley de Bases del 6 de diciembre de 1940, que impuso el sindicalismo vertical y totalitario.

Un régimen como el franquista, que niega el derecho al sufragio universal, el derecho de sindicación libre, que prohíbe el derecho de huelga y que no admite la propaganda sindical libre y democrática que rige en los países libres, por mucho que quiera disminuir su auténtica significación no conseguirá equivocarse más que a los tontos, que es lo que pretenden los gerifaltes franquistas.

El franquismo se cisca en todos los principios morales y en todas las concepciones jurídicas modernas, como lo demuestra que, después de haber firmado el Convenio sobre la libertad sindical, aprobado por la Conferencia de la Organización Internacional del Trabajo celebrada en 1948, ratificado por convenios posteriores de la O.I.T., relativos al derecho de la sindicación libre, nunca han sido concedidos estos derechos a los españoles.

Así las cosas, la Ley Sindical no será más que una red para aprisionar la voluntad de los trabajadores, para que sigan sin poder expresar sus opiniones ni reunirse sin la coacción gubernamental y patronal.

La U.G.T., desde su fundación, ha luchado siempre por la liber-

## Le retour des « cycles »

par Serban Voinea

Dans son livre « L'Ere de l'Opulence », John K. Galbraith écrit qu'au 19me siècle, on employait couramment le mot « crise ». Ce mot revêtit bientôt « la sombre couleur de la calamité ». L'expression marxiste « crise capitaliste » lui donna une résonance « sinistre », aussi prit-on l'habitude d'employer le mot « dépression », qui rendait un son plus doux. Après la grande dépression des années 30, on lui substitua le mot « récession », qui impliquait un fléchissement et non pas une catastrophe. Puis, après la récession américaine de 1953-54, on parla de rajustement cyclique ». Ces derniers jours, on parle, idyllyquement, d'un « retour des cycles ».

Le capitalisme tend ainsi à exorciser les crises cycliques par l'expression qu'il utilise pour en parler. Mais ce n'est là qu'un des aspects de l'économie politique bourgeoise lorsque le « cycle » se fait sentir. Lorsque la production passe par une phase normale, elle reprend une antienne qui renait et dont le thème est : la crise économique est un phénomène du passé. Rien ne serait plus intéressant que de relire les polémiques des années qui ont précédé la grande crise de 1929 et qui s'efforçaient de nous convaincre que Ford avait découvert le moyen d'assurer l'expansion économique qui ne serait plus arrêtée par une crise.

Le monde vient de traverser une crise économique mondiale. On n'en a que très peu parlé, bien qu'elle ait compris les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France, la Suède et l'Autriche, la Belgique et la Hollande, la Norvège et l'Italie en sortent les premières en Europe ; mais en Amérique Latine, la Colombie, l'Equateur, l'Argentine et le Venezuela en souffrent encore. La France n'en a pas été exceptée et l'explication qu'on en a donné, selon laquelle la faute incomberait à la récession allemande, ne change rien au problème.

Depuis l'apparition des crises de surproduction, de l'avis unanime, le phénomène dispose d'un mé-

canisme automatique pour en sortir. Marx le décrit en détail : Les prix s'effondrent, les travailleurs perdent leur travail, le commerce et la production baissent, les stocks seuls assurent encore la vie sociale. Mais peu à peu, la baisse des salaires favorise la reprise, les stocks sont épuisés, et l'activité économique reprend. Il n'y a pas de crise sans fin, écrit Marx.

Mais ce mécanisme « automatique » ne prévient pas la crise, et ce n'est que lorsqu'elle s'est abattue sur le monde, avec tout son cortège de misères, que ce mécanisme intervient. Aussi cherche-t-on avec persistance la cause du déclenchement de la crise. Comme les crises ne se répètent jamais de manière tout à fait identique, jamais les économistes des différentes écoles ne purent se mettre d'accord sur les causes qui génèrent la crise.

Keynes surprit le monde, après la grande crise des années 30, par l'affirmation, à première vue paradoxale, que ce n'est pas la crise qui détermine la baisse de l'activité économique, mais inversement, le déclin de cette activité qui provoque la crise ; il préconise donc l'intervention de l'Etat pour prévenir et combattre la crise cyclique. Depuis, cette thèse est mise en pratique par presque tous les Etats.

Mais on se rendit bientôt compte que cette intervention n'est pas simple. L'expérience, depuis la dernière guerre mondiale, montre que l'économie capitaliste moderne connaît un mouvement de pendule entre l'expansion et l'inflation. Aucun pays n'a encore trouvé le moyen de maintenir l'expansion économique sans danger d'inflation. Aussi l'Etat intervient-il pour régulariser la marche de l'économie ; et, paradoxalement, aussi bien les Etats-Unis que la France ont connu des récessions comme suite à des mesures anti-inflationnistes, qui ont arrêté ou ralenti l'expansion économique. Dans un marché international aussi développé que celui de nos jours, chaque erreur d'aiguillage d'un grand pays industriel a des répercussions sur tous les autres.

Le problème est d'autant plus grave que les crises actuelles ont pris des formes nouvelles. La puissance des grands trusts est telle qu'ils résistent plus facilement à la crise que les anciennes petites entreprises individuelles et peuvent maintenir les prix. Les syndicats ouvriers, à leur tour, arrivent à assurer aux chômeurs des allocations qui leur évitent la misère extrême qu'ils ont connue au cours du 19me siècle.

Mais quels que soient les nouveaux traits de la crise économique, celle-ci continue à suivre le capitalisme comme une ombre. Lorsque l'on nous dit que nous assistons au retour des « cycles », c'est-à-dire de la crise économique pléthorique, n'oublions pas qu'il s'agit d'un des fléaux que le capitalisme engendre comme une conséquence inévitable de sa nature.

## LLAMAMIENTO de la C.I.O.S.L.

Respondiendo a la llamada lanzada en junio por la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres (C.I.O.S.L.) para ayudar a los trabajadores españoles en su lucha contra el régimen antidemocrático de Franco, la Central sindical israelita Histadruth ha decidido consagrar a este una cantidad a este fin de solidaridad obrera internacional. En la llamada que la C.I.O.S.L. dirige a sus afiliados decía que se trataba de mantener por todos los medios el valor de los compañeros españoles a los cuales la opresión franquista niega el ejercicio de los derechos sindicales esenciales, las libertades fundamentales, agregando, que este régimen detiene, deporta y tortura a los obreros por centenares.

IMPRIMERIE SPECIALE  
29-30, Rue Sainte  
MARSEILLE 1er

# ASÍ VA el mundo

## La libertad amenazada

### Detrás de la estatua de la libertad...

★ Las mesas de escucha telefónicas.

« EN EL MOMENTO en que termino esta obra, fin de enero de 1964, la Comisión federal de Comunicaciones, después de haber ignorado virtualmente durante varios años el problema cada día más agudo del empleo de mesas de escucha en los teléfonos, ha recurrido a sugerencias para frenar un tanto su desarrollo. Incluso si algunas son adoptadas, su aplicación se verá sin duda alguna retardada por la presión de industrias que tienen interés en intensificar la venta del material electrónico utilizado para la escucha. »

« No hace mucho tiempo, con ocasión de una exposición impresionante de dispositivos de escucha y de registro, un diario de Washington escribía que "se trataba de un espectáculo aterrador, y que no se veía manera de escapar a estos aparatos". »

Un informe de la Comisión interior sobre las actividades gubernamentales, establecido en « ... más de cinco mil dispositivos permitiendo la escucha de las conversaciones telefónicas han sido aplicados a los teléfonos de los funcionarios gubernamentales en la sola región de Nueva York. »

★ Las nuevas técnicas de escucha.

EN REALIDAD, casi todo el mundo sabe ya que debe desconfiar, poco o mucho, del teléfono. Pero hay técnicas más temibles. El presidente del Tribunal Supremo, el famoso juez Warren, ha escrito que « los progresos fantásticos en el dominio de las comunicaciones electrónicas amenazan gravemente nuestras comunicaciones individuales ». Mientras la « Police Review » —revista de la policía— reclama con grandes títulos que « la legalización de las mesas de escucha es absolutamente necesaria », y el diario « Daily Mirror » de Nueva York reclama que se tomen las huellas digitales de todos los ciudadanos americanos. Firmas gigantes, como « General Electric », « R.C.A. », proporcionan cada año a la industria varios millares de cámaras de televisión destinadas, de una parte, a la vigilancia de grandes conjuntos mecánicos, de otra, a la vigilancia clandestina del público o del personal. Una publicidad precisa : « Nuestros aparatos funcionan silenciosamente, pueden registrar millares de imágenes sin ser recargados ; pueden ser utilizados abiertamente o de una manera clandestina. Las dimensiones son minúsculas. »

Hay micrófonos que pueden ser disimulados en una pieza de moneda, en un tubo de color para los labios, en un bolígrafo, hasta en un terrón de azúcar. Un periódico conocido, especializado en la electrónica, ha publicado este anuncio : « Hágase espía por 22,50 dólares », coste total del dispositivo de escucha y de la demostración de su modo de empleo. »

« El doctor Léo L. Beranek, del « Massachusetts Institute of Technology », especialista en acústica, me ha descrito dispositivos que pueden fijarse en los muros exteriores de una habitación. (...) Se cuentan, de otra parte, cosas extraordinarias sobre micrófonos capaces de registrar conversaciones que tienen lugar a distancias impresionantes. Según algunos, permiten la escucha a distancias de más de 400 metros, pero no me parece aún muy posible. En cambio, se pueden seguir conversaciones a 50 metros de distancia (en condiciones de ruido normal) y hasta a cerca de 200 metros si las condiciones son ideales, es decir, en

LA SOCIEDAD AMERICANA, sean cuales fueren nuestras reacciones ante el hecho de su existencia, anuncia buena parte de nuestro porvenir más inmediato. Los Estados Unidos son Francia dentro de veinte años, proclamaba Louis Armand. El presidente Johnson decía hace poco, con un orgullo un poco ingenuo que sirve más que nada a las tentaciones guerrilleras de O.L.A.S. y otros exasperados, que los poco más de doscientos millones de sus súbditos producen más de la mitad de las riquezas industriales del mundo. Las técnicas de « productividad » americanas acaban de ser ofrecidas como ejemplo a la Unión Soviética, en un libro reciente, publicado en el cuadro de la reforma económica en curso, y basada en parte sobre la vieja noción del beneficio, tan grata a Mercurio, dios de los comerciantes... y de los ladrones.

La sociedad americana, hecho gigantesco y diverso, merece estudio, y por encima de las incidencias inmediatas de la actualidad, lo hemos intentado muchas veces. Hoy, en esta crónica y en las notas anejas, vamos a abordar la lectura de un libro de Vance Packard, « Une société sans défense », publicado en París por Calmann-Lévy, colección « Liberté de l'Esprit ». V. Packard es uno de esos espíritus críticos que son el honor de una sociedad que se presta por tantos flancos a esos ataques furiosos de los que no hemos estado ausentes.

Al lado del Ku-Klux-Klan y de los cementerios para negros, hay también la posibilidad de pasear delante de la Casa Blanca con un cartel proclamando : « Yo estoy por Hitler, dice el general Ky. Yo estor por Ky, dice Johnson » o, ante un comisariado de policía con este otro : « La C.I.A. y el F.B.I. han asesinado a Kennedy ». La segunda enmienda a la Constitución, en vigor desde 1791, proclama que « una milicia bien ordenada es necesaria a la seguridad de un Estado libre, y, en consecuencia el derecho del pueblo a tener y llevar armas no será violado », texto que permite a los « violentos » negros el entrenamiento usando fusiles de guerra.

Una sociedad en la que la libertad parece mantenerse como noción fundamental, herencia de una de las más viejas revoluciones contemporáneas, libertad al menos para uso interno, merece ser vista más de cerca. V. Packard ha empleado el microscopio, y el hecho de que buena parte de la crítica contra los U.S.A. pueda hacerse por medio de libros, revistas, películas y textos americanos es sin duda una buena cosa cuando la libertad de expresión sigue asustando a Moscú y Pekín, a Cuba y Argel, a Madrid y Atenas. Ha ido analizando los comportamientos y presiones

un medio ambiente perfectamente silencioso. »

Otro tipo de micrófono de largo alcance es el llamado « metralleta », compuesto de un haz de finos tubos con longitudes diversas, cada uno de los cuales lleva el sonido a un micrófono situado a alguna distancia. Los ruidos que no emanan directamente del punto preciso que se quiere registrar son eliminados por los tubos de transmisión. »

★ Juguetes infantiles...

UN JUEZ americano, citado por Vance Packard, ha escrito que « una sociedad sana, honrada y civilizada debe preservar un cierto número de oasis, de refugios contra las intrusiones indiscretas, de verjas aisladas, algún albergue, un sitio cualquiera inviolado para cada uno de nosotros. »

Gracias a la electrónica, los padres americanos, con el empleo de dispositivos de escucha extremadamente simples, pueden vigilar a sus hijos en cualquier habitación, con la contrapartida de que los hijos pueden también ver lo que hacen los padres.

Uno de los juguetes más en boga en 1962 era una pequeña « Miss Eco », encantadora muñeca provista de un magnetofono y vendida por unos 25 dólares. Si el hijo y la hija lo desean pueden oír lo que se dicen el padre y la madre en el dormitorio o en cualquier otro sitio de la casa... Una rama de la Bell ha lanzado « Big Ear » (la gran oreja), pequeño micrófono con transistor que permite oír a las personas, que están alejadas, »

La publicidad, muy bonitamente decorada, muestra unos niños escuchando con el encantador dispositivo lo que dicen, a alguna distancia, otro grupo de muchachos. El anuncio promete : « Dirija el aparato hacia un grupo que charla en una calle vecina y podrá oír cada palabra de su conversación. »

★ ...y pequeños trucos para los mayores.

UNA COMISION de encuesta legislativa del Estado de Nueva York ha descubierto que un gran número de matrimonios en instancia de separación habían hecho poner micrófonos y aparatos de escucha en sus dormitorios respectivos. La ley sobre el divorcio en el Estado de Nueva York exige la prueba de la infidelidad de uno de los cónyuges.

Según informes debidamente consignados, un gran financiero neoyorkino, Serge Rubinstein, cuando iba a California en viaje de negocios se aseguraba —más o menos— de la fidelidad de su amiguita del momento, haciendo colocar bajo su cama un diminuto micrófono que prestaba toda su eléctrica atención a los menores ruidos del somier y de sus alrededores.

★ Encuestas, fichas, detectives privados, ventas a plazos.

LA VIGILANCIA del personal de empresas gigantes, el principio del secreto militar que se ha des-

más característicos de la sociedad americana en toda una serie de libros, todos publicados en francés, como « El arte de malgastar », mientras que la parte más pobre del país queda olvidada ; « La persuasión clandestina », por la publicidad encubierta y hasta invisible dirigida al subconsciente ; « Los obsesionados del "stading" » ; o la organización de una actividad febril de ardillas en jaulas rodantes ; « Al asalto de la pirámide social », sólidamente establecida sobre un conformismo generalizado.

El libro entre nuestras manos, al lado de la máquina de escribir, cuyo título hemos dado más arriba, revela que la estabilidad e indiferencia política aparente de los más, está sabiamente completada por una verdadera red de vigilancia que por medios multiplicados recurre a todas las técnicas para mantener una constante vigilancia conformista y conservadora en el seno de la sociedad americana. Y que la tradición de uno de los países teóricamente más libres del mundo se pierde entre las secas arenas de una libertad estrechamente vigilada bajo mil pretextos plausibles.

Como dispongo de la mayor parte de esta página, me parece la mejor manera cerrar pronto este comentario y consagrar esta semana todas las notas sueltas a notas o extractos del libro, precedido por una cita del senador Long, del Missouri, aplicable al conjunto de las naciones contemporáneas : « La sociedad pesa cada vez más sobre el individuo. No quedan más que muy raros sectores en los que se puede ser uno mismo, al abrigo de las presiones exteriores y de las miradas de los demás. »

Es un hecho impresionante que dos libros significativos estén prohibidos en varias escuelas americanas. « Un mundo feliz » de Huxley, preveía una sociedad de tecnócratas en la que la mayoría de los ciudadanos viven con beatitud bajo la férula de un tirano, añadiendo que la vieja fórmula clásica, « la libertad o la muerte », parece melodramática a los más, reemplazada poco a poco por « darnos televisores, autos y de qué comer y dispensarnos del peso y de las responsabilidades de la libertad ». El otro, de George Orwell, « 1984 », curiosamente difícil de encontrar, describe una sociedad bajo los ojos siempre presentes y electrónicos por esencia del « Gran Hermano » tiránico. Sociedad en la que una parte de los funcionarios se consagra a hacer concordar los vestigios del pasado con la historia creada por el « gran jefe » genial.

¿Qué hay detrás de la estatua de la Libertad, que mira hacia Europa y hacia el mar ?

A. B.

arrollado a partir de la Segunda Guerra Mundial, el secreto industrial a preservar que puede representar millones de dólares de beneficios o de gastos de laboratorios de investigación, desencadena toda una serie de encuestas, fichas, precauciones.

El fichero central del Ministerio de la Defensa Nacional contiene 1.700.000 permisos de acceso a los informes secretos y ultrasecretos concedidos a las industrias que trabajan para la Defensa nacional. Pero, aparte estos permisos, el Ministerio deja a cargo de las empresas que trabajan directa o indirectamente para los militares la responsabilidad de su propio personal. Poco a poco todo el mundo va pasando por las fichas, unos para la seguridad de las empresas, otros bajo mil pretextos.

En la televisión vemos una serie americana, « Detective Internacional », a la gloria de la Agencia Internacional de Vigilancia, William J Burns, fundada por un antiguo jefe de los servicios secretos americanos, con una cifra de negocios de cuarenta millones de dólares en 1963, con oficinas en 41 ciudades americanas y corresponsales en casi todos los países. Sus vigilantes entran en las empresas bajo los disfraces más variados : encantadoras taquimecas o grandes ingenios. Figuran insertos en los libros de paga de la empresa. Y, como en las buenas novelas de espionaje, cuando dos agentes de Burns trabajan en la misma empresa no se conocen si saben que, en realidad, están empleados en la misma tarea.

★ El comercio de la vida privada.

HAY 2.000 OFICINAS de informes comerciales que comunican todos los años más de cuatro millones de informes sobre clientes : oficio, domicilio o domicilios, composición de la familia, ingresos anuales, cuenta en banca, antecedentes personales, deudas o efectos impagados, terminando por una apreciación general del carácter, de la moralidad y de la honradez del interesado. Estas oficinas permiten un comercio marginal de informes sobre la vida que debiera ser privada. La agencia Dunhill ofrecía un catálogo de direcciones que — por 14 dólares las 1.000, hasta 23.000 damas que habían comprado un producto para fortificar sus senos, sin duda declinantes ; — por 17 dólares las 1.000, la lista de recién casados ; — por 15 dólares los 1.000, la de los hombres que han comprado aparatos para estimular su sexualidad.

★ Censo y secreto social.

EL IMPRESO de inscripción en el censo americano de 1960 —se confecciona cada diez años— comprendía 12 páginas y 165 preguntas, media hora para llenarlo, como mínimo. El Ministerio del Comercio siguió poco después obligando otra vez a 16 millones de familias a llenar otro cuestionario de otras 12 páginas destinado a establecer, previa autorización del Congreso, una especie de muestrario de la manera de vivir americana.

Más grave parece esta observación :

« En medio de la ignorancia de la mayoría de los ciudadanos, los servicios de correo americanos han establecido, en colaboración con las policías locales o federales, una forma de censura llamada « control postal ». Cuando se es objeto de un control semejante, todo el correo de primera clase —cartas y paquetes cerrados— que es dirigido al interesado, es retenido para registrar nombres y direcciones de los expedidores, así como la fecha de envío de cada carta. He podido leer personalmente una orden de control postal fechada el 15 de marzo de 1963, que decía : « A partir de hoy, y hasta el 15 de abril inclusive, se servirá comunicar cada día al vigilante responsable todo el correo de primera clase dirigido a Mr. X... Este correo le será devuelto a tiempo para ser distribuido el mismo día. » En lo que encontramos traza de la famosa eficacia americana.

★ La multiplicación de las autorizaciones.

« SI VIVE en Nueva York, usted viola la ley si trata, sin autorización previa y oficial, de dedicarse a cualquiera de las ocupaciones siguientes :

- Criar cabras ;
- Instalar en su casa un juego de ping-pong ;
- Plantar árboles en su jardín ;
- Utilizar una manguera de jardín para regar su césped ;
- Entrenarse para la carrera a pie en un parque público ;
- Organizar un baile público ;
- Instalar un campo de tiendas de lona ;
- Organizar un baile de máscaras ;
- e, incluso.
- Trabajar en su casa. Lo que sorprenderá sin duda a algunos de mis amigos escritores, pero es para trabajar en su casa en un piso alquilado hacen falta toda una serie de documentos. »

# ASÍ VA el mundo

(Viene de la página 5)

## ★ Las técnicas de manipulación del espíritu.

« LAS TÉCNICAS de manipulación aparecen cada vez más como una ciencia fascinante. Nuevos términos vienen a la actualidad, con su aire bárbaro: « control sicobiológico », « bio-control », « control-químico-siquiátrico », « efectos sico-miméticos ». El decano, Saunders, de la Universidad de California, ha dicho a este respecto que, a pesar del optimismo oficial según el cual los hombres de ciencia se encontrarán « sobre una vía que lleva a un conocimiento más profundo del pensamiento », se observa, en particular entre algunos físicos, una inquietud creciente. »

« ... un grupo de dieciséis eminentes especialistas se ha reunido en la Universidad de Michigan. Sus conclusiones se resumen poco más o menos como sigue: « Tenemos que reconocer la posibilidad de una verdadera revolución en el control de las actitudes y de las creencias, gracias a técnicas excepcionales de educación, de utilización de drogas, por medio de la estimulación subconsciente —subliminal—, por el manejo de las motivaciones, o bien, con la ayuda de medios no descubiertos todavía, pero que no se entrevén. La potencialidad de una ciencia semejante sería más potente, según la opinión de los especialistas, que las consecuencias de la bomba de hidrógeno. » ¿Qué hicieron estos sabios al terminar sus deliberaciones? Pidieron créditos para poner en pie esa terrible ciencia del comportamiento humano. Su pensamiento siguió el razonamiento habitual: de no hacerlo nosotros, los comunistas lo harán. »

## ★ El conformismo científicamente suscitado.

« UN GRAN NUMERO de sociólogos y psicólogos han descubierto que actuando sobre el inconsciente se obtiene un cierto control del comportamiento humano. Se ha sugerido a los especialistas de la publicidad la idea de actuar sobre el inconsciente colectivo para « impulsar las ventas ». Se ha demostrado a los administradores cómo, jugando sobre el conformismo de las gentes, se desarrolla en ellos el espíritu gregario. Han descubierto la categoría de las gentes más vulnerables a los interrogatorios bien dirigidos. Algunos sociólogos de Tejas han estudiado la anatomía del conformismo, que han definido así: « Conjunto de valores fundamentales susceptibles de producir el máximo de adaptabilidad en todo individuo ». Y han añadido: « El retrato psicológico del individuo menos apropiado para resistir a las presiones del conformismo, y probablemente a los interrogatorios, comprende las características siguientes: sumisión, falta de confianza en sí mismo, falta de originalidad, falta de razones para una realización cualquiera, tendencia a la vez convencional, dependiente y autoritaria. » Esta definición conviene a la gran mayoría de jóvenes candidatos, que, en las organizaciones burocráticas, son formados para llegar a ser cuadros administrativos. Pero es verdad que los mismos criterios, simplemente invertidos, pudieran servir para determinar a los no conformistas. »

## ★ Modificar el pensamiento.

EL PROFESOR José M. R. Delgado, fisiólogo de origen español, profesor de la Universidad de Yale, miembro de la Asociación americana de neurocientíficos, ha hecho experiencias tan sensacionales como inquietantes de acción a distancia por medio de técnicas electrónicas sobre un grupo de monos, a los que se implantaba en el cerebro electrodos finos como un cabello, con los que podía, a distancia, obligarlos a andar, gritar, combatir o ayuntarse, experiencias que ha continuado so-

bre algunos enfermos mentales. A estas experiencias ha añadido el uso de algunas drogas. El 24 de abril de 1963 el « Yale Daily News » publicaba un artículo que decía:

« La técnica moderna ha creado instrumentos que pueden estimular eléctricamente un sector del cerebro en un individuo por otra parte perfectamente consciente. La electricidad actúa sobre los nervios y puede forzar el cerebro a producir movimientos, emociones, alucinaciones; puede suscitar agresividades, modificar el pensamiento fundamental y transformar las ideas. »

« Los portavoces del Ejército han establecido la utilización de aerosoles en tiempos de guerra para controlar la opinión pública. En dosis bien calculadas, los gases tendrían la propiedad de aniquilar la fuerza de resistencia de los hombres de la oposición. Se puede uno preguntar si los militares han testimoniado el mismo interés por los productos químicos u otros medios de estimular a ultranza el espíritu combativo de sus hombres que el doctor Delgado por sus monos. Se puede apuntar en todo caso que la Oficina de investigaciones de la Marina ha acordado, según parece, al profesor Delgado créditos para sus experiencias. »

« ¿ Qué medios pueden garantizarnos que, dentro de veinte años, un Gobierno no se sentirá tentado de emplear, incluso en tiempo de paz, productos que actúen sobre la psicología de los ciudadanos que permitan mantenerlos bajo su control? Una primera experiencia sería sin duda efectuada con ocasión de una efervescencia política, con el pretexto de « salvar la democracia ». El Boletín de los sabios atomistas ha publicado en 1962 un artículo del doctor Lieberman estableciendo esta eventualidad. Escribía: « En tales circunstancias, un Gobierno puede invocar abiertamente las nobles exigencias de la libertad, y actuar clandestinamente. »

¿ Cómo? Vance Packard, precisa: « Ya el Gobierno puede tratar el agua a su guisa, hacerla adicional de cloro para desinfectarla. Como ha dicho un médico, « el individuo no podrá hacer otra cosa que ingusgar lo que el Estado quiera bien ofrecerle. » El fluor contra los dientes careados, o grave amenaza, el conformismo mortal de los esclavos que serán hasta incapaces de soñar con la libertad. »

## P.S.O.E.

### BURDEOS

El domingo día 29 de los corrientes, a las diez de la mañana, celebrará asamblea general extraordinaria esta Agrupación para continuar el examen de la gestión de los delegados al X Congreso de nuestro Partido.

Todos los afiliados deben acudir a esta asamblea con la mayor puntualidad.

### El Comité.

### PRIVAS

Tal como estaba convocada, el domingo día 24 de septiembre, celebró la asamblea extraordinaria para que nuestro delegado diera cuenta de su gestión en las tareas del X Congreso.

A las nueve y media de la mañana, y bajo la presidencia del compañero del Valle, el compañero Santiago Candela da cuenta de su participación en dos ponencias de las que da informe detallado.

El compañero que nos representó en el Congreso contestó a cuantas preguntas se le hicieron, ampliando su información. Fue aprobada su gestión.

Por último, se acordó enviar un fraternal y efusivo saludo a la nueva C. E., deseándole mucho acier en la gestión que acaba de empezar, como lo prueba la Circular número 1, en la que da cuenta de los acuerdos del X Congreso, al que nos referimos.

S. C.

# La última batalla

Procedentes de España nos llegan dos noticias; escuetas, desnudas, sin aparente relación entre ellas ni significado para quienes no vivieron el horrible drama. Primera: « El 18 de julio ha sido festejado por el Gobierno en discreta intimidad. »

Segunda: « Pero contrariamente a lo que se pensaba el coronel Boumediene no ha firmado todavía el decreto de extradición. (Se refiere a Tshombé.) Ello es debido en parte a la emoción causada en el mundo civilizado donde no se admite que un extranjero sea librado a su país de origen por razones políticas. »

Como en cualquier acontecimiento de la vida cotidiana hay aquí un encadenamiento de causa a efecto y una íntima relación a los acontecimientos por separados que estén en el tiempo y la distancia. Tras la celebración de este 18 de julio la victoria de la muerte cobra un nuevo realce y un nuevo tributo en la carne del pueblo español.

Unos años antes de ese rodar cuesta abajo, cuando todavía el derecho estaba refrendado por la legalidad, en una consulta popular que quedará clavada como un jalón en la Historia, la dinastía borbónica tuvo que inclinarse ante el veredicto mientras la República, seduciendo como un espejismo, prendía en los corazones con un parosismo donde el ansia de renovación, de mejora, y de sacrificio era entrega total. Los viejos mitos se derrumbaron sin una sola gota de sangre, perfilándose ya los contornos de una justicia que nunca llegó pero que estaba llamada a satisfacer la sed de los ultrajados.

España rompía moldes marchando confiada —demasiado confiada— hacia la eclosión de un pasado de guerras coloniales y luchas callejeras provocadas siempre por el insano apetito de los poderosos cuyo miedo a perder los privilegios fue tan grande, como grande era la necesidad de los humildes obligados a vivir y a morir sin que su calidad humana fuera jamás respetada sino más bien escarneada.

Un aliento creador sopló con ansias renovadoras, pero allá, en la sombra, alimentándose de sus propios despojos la ambición y la traición acechaban prestas a saltar y prontas a morder.

Hasta que tras las alternativas de aquellos años que también la Historia juzgará un día, ese 18 de julio amaneció cargado de violencia y de funestos presagios... Y entonces vimos que al sereno y bucólico paisaje de nuestra infancia sucedían escenas de un escalofrío atroz.

\*

El Hombre y la Bestia se libran una batalla épica por lo desigual, tras la cual la libertad y la dignidad humana, mordiéndose el amargo polvo de la derrota, cruzaron los espinosos caminos del exilio para ser internados en campos de arena, lejos de todo lirismo y tan cerca de cualquier humillación como si la larga caravana de sus seguidores no hubiera sido conciencia y corazón a la vez.

Mientras, allí, en el solar de nuestros mayores, tras las puertas de los vastos cementerios abiertos de par en par, el vencedor acordaba la trágica desesperación de un pueblo en un solo drama para fusilar en él el reposo meditativo de los vencidos, de los desposeídos y de los pensadores. Era el tiempo del miedo y del silencio, roto de vez en cuando por el restallar alegre de algún látigo cuartelero.

Frente a los campamentos de tropa o en los mal llamados grupos de « Auxilio Social », los viejos y los niños mendigábamos un pedazo de pan o unas sobras de comida. Teníamos hambre y nadie venía a satisfacerla.

Señoritos falangistas, pistola al cinto, recorrían las calles buscando presa fácil donde satisfacer con una carcajada triunfal su bestialidad de matadores.

Limpias muchachas en edad de merecer eran pasto del sadismo moro antes de ser entregadas como rebaño de carne a la obscuridad de un burdel.

Las cuerdas de presos se sucedían llevando todas la misma dirección.

Una enorme legión de hambrientos, de parias y desesperados que tan sólo ayer rebosaba de magnífica esperanza fue congregada en las cárceles o en los sepulcros.

Aún desgarran nuestros oídos los ecos de los disparos en respuesta al afán reivindicativo de los militantes y de los combatientes obreros. El pistolero fascista los abatía en no importa qué encrucijada.

Y aquella España del yugo y del haz de flechas; del « cara al sol y la camisa nueva », blandiendo en su mano crispada el sable como razón y el Evangelio como maza, quiso entronizarse, ¡ qué sarcasmo!, como una aureola. Entre un espasmo y a la sombra de los cipreses, la mística de esa doctrina hizo tabla rasa con todos los valores...

Al cabo de treinta y dos meses, la fiebre, capitana de la fuerza, invadía todos los torrentes.

Y ni los escrúpulos que hoy se manifiestan ante el temor de la entrega de Tshombé por ser considerado el « supporter » de los imperialistas y colonialistas de Occidente, eran los mismos; ni el Gobierno tenía ese tono moderado que da el miedo ante la ejecución de una sentencia de muerte en la persona de un amigo. Porque los decretos de extradición y las penas capitales firmadas iban dirigidas contra los hombres de campo contrario, contra los hombres de la causa que nunca muere.

Por ello el asesinato de Luis Companys, Cruz Salido, Juan Peiró, Julián Zugazagoitia, entre otros muchos, será siempre considerado como la culminante expresión del encanallamiento de un régimen.

Ahí están los hechos y que el pueblo juzgue. No sabríamos ser demasiado severos ante la pasiva y a veces indiferente actitud de algunos Gobiernos extranjeros. Ellos también vivían su drama. Y no somos sembradores de semilla de discordia. Bajo el manto de la democracia nos abrigamos hoy todos, pero...

\*

... La maldición del pueblo español no nos alcanza. Porque el pueblo fue en definitiva quien tuvo razón, quien ha tenido siempre razón; y quien ha pagado el tributo a más caro precio, porque en los momentos cruciales lo hemos encontrado siempre en la calle, a nuestro lado, con la carne y el alma tras de las barricadas.

El pueblo, plétórico de entusiasmo y lleno de buena voluntad, se ha agrupado o disgregado con un impulso instintivo, nunca irracional; y ese instinto es el mejor catalizador de las alternativas de su batalla, adversas o favorables.

El pueblo ha gastado a veces sus energías en acciones extemporáneas, incluso ineficaces, pero con una generosidad incomparable y magnífica en el esfuerzo que ha tenido siempre como norte un profundo deseo de libertad. Y de ese pueblo, barómetro de

tantas tempestades, están naciendo los hombres a quienes el mañana pertenece. Porque si la carne muere, el espíritu rebulle, transmitiéndose de clan a clan y de generación en generación, para despertar en los recién llegados un credo de igualdad y un afán renovador tan viejo como el mundo mismo, donde el respeto a la humanidad empieza por el respeto del hombre, porque cada hombre es —dijo alguien— una parte de la humanidad entera.

Y esos hombres por separados que estén en el tiempo y la distancia seguirán caminando, solos unas veces, formando legión y apostolado otras, hasta encontrarse para no disociarse más y sus voces y su paso firme resonarán pujantes y alerta hasta que la Verdad tome cuerpo en el cuerpo y en el ámbito universales.

Los combatientes de la liberación luchamos contra todos los estigmas. El Socialismo español está en marcha y nadie puede ya detenerlo. Ni los gigantismos religiosos de ayer ni los abusos de derecho de siempre. Somos las víctimas de no importa qué tiranía o no importa cual totalitarismo. Los supervivientes de la escuela del dolor, los famélicos y los humanizados. La diezmada Internacional de todos los trabajadores sostenemos con los hombres el peso del lucro y del dispendio ajeno y en los brazos el estandarte de nuestra propia redención. Y nos encontraremos viniendo de lejos, acudiendo como uno solo a la cita que en el tiempo tenemos contraída para apretar las filas del ideal ceñidos y alzados juntos contra la Bestia, contra los ídolos y las grandes Mentiras después de redactar y suscribir la carta de los fueros humanos donde acción y pensamiento mancomunados harán de ella ideario, breviario y espejo de la gran Justicia.

De ese momento en adelante, nadie osará escupir sobre el rostro de nadie, ni de la fuerza se hará bandera.

\*

Las cruzadas de la barbarie así como las segregaciones en nombre de una civilización superior que nunca existió han escuchado las últimas campanadas del reloj histórico. Esto significa que la libertad histórica renace después de haber sido paseada por los presidios españoles, por los campos de concentración europeos; mutilada en Asia, asesinada en América o en Hungría, humillada en África, y perseguida y arrastrada durante dos mil años por encima de todos los estercoleros.

La conocíamos por haberla leído siendo niños en los ojos agrandados de nuestros muertos y la volvemos a ver emparejada en las víctimas de esos nuevos imperios romanos —los imperios del trust, del whisky, del vodka, del dólar, del rublo, del marco o del franco— que pugnan por aplastarla bajo el peso de las cifras o de las bombas.

Son los últimos espasmos y por ello los más feroces de una incivilización que camina a la agonía y que prescribirá el día y la hora en que los infamados consigamos soldarnos.

Porque hay algo que los fascismos desconocen, y que como dice la vieja canción, ni se compra ni se vende. Es esa pequeña llama áspera y caliente que duerme en el fondo de muchos hombres. Esos no se resignan jamás ante ninguna catástrofe ni se callan acobardados cuando el silencio desciende y pesa como una amenaza. Conocen la angustia que late fuerte tras las pupilas de un niño y si el terror no les concedió tregua para pensar, si que la tuvieron para sentir. Han visto demasiados féretros aplidados para temer a la muerte pues dentro de esas grandes y alargadas cajas de madera pintada estaban los cuerpos fríos y desfigurados del padre, del hermano. Y aun a sabiendas y a pesar de que esos huecos serán reemplazados, porque la tierra, más piadosa que los hombres, se cerró sobre ellos un día, sus corazones y sus brazos siguen abiertos.

Vicente GALL

## U.G.T.

### MONTPELLIER

Se convoca a todos los afiliados de esta Sección a junta general ordinaria para el día 22 de octubre, a las diez de la mañana, en el local de la S.F.I.O.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la puntual asistencia.

### El Comité.

### SE DESEA CONOCER EL PARADERO...

De Francisco Martínez del Río, hijo de Modesto y de María, nacido en Villapandí de Turón (Asturias), de unos treinta años de edad. Para noticias, diríjase a José Prado, 66, Avenue Victor Hugo, 98 - Clamart.

Una conmemoración en el exilio

El 75 aniversario del Partido Socialista Polaco

Este año, el Partido Socialista Polaco conmemora su 75 aniversario. Fue fundado en 1892, en Montrouge, cerca de París, en ocasión de una reunión de socialistas polacos. Esto ocurría cerca de cien años después del reparto de Polonia por los tres invasores: Rusia, Prusia y Austria.

Precisamente este reparto había lanzado a millares de polacos al exilio; muchos de ellos fueron precursores en Occidente de las ideas democráticas y del movimiento socialista.

Además de los fines perseguidos por el Socialismo internacional —que luchaba por la justicia social— el P.S.P. se fijó como objetivo desde los primeros años de su existencia la liberación y la independencia de Polonia. A lo largo de sus setenta y cinco años de existencia el P.S.P. ha permanecido fiel a este ideal, y su aportación a la reedificación del Estado polaco fue considerable.

LA LIBERTAD DE POLONIA

Desde su creación hasta el final de la primera guerra mundial, el P.S.P., al lado del movimiento socialista internacional, ha reivindicado la libertad para Polonia. Al mismo tiempo, en la Polonia ocupada, el P.S.P. organizaba el movimiento obrero y llevaba contra el ocupante una lucha a la par política y armada. El fue, durante los siglos XIX y XX, el único a combatir con las armas el poder zarista instalado en Polonia. En la parte anejada por Austria-Hungría, el P. S. P. ha luchado al lado de los socialistas de otras naciones del Imperio por la democracia y la justicia social; en la Polonia prusificada, el P.S.P. constituyó la barrera de las masas obreras, pese a las tentativas de germanización de las autoridades ocupantes.

Al mismo tiempo, el P. S. P. ponía a punto un programa de reformas sociales destinadas a la futura Polonia libre. Este programa preveía entre otras cosas: la seguridad social obligatoria, el sufragio universal, la reforma agraria, la nacionalización de los bosques. Fue proclamado bajo firma de decretos por el primer Gobierno de Polonia independiente, en noviembre de 1918. El Gobierno obrero y campesino dirigido por el socialista Ignacy Daszynski, aunque sólo se mantuvo durante siete días, hizo aplicar estas reformas, haciendo así de Polonia uno de los Estados socialmente más avanzados de esta parte de Europa.

El P. S. P. contribuyó también a rechazar la ofensiva bolchevique de 1920, pues los batallones obreros y campesinos formados por el Partido participaron en la batalla de Varsovia, victoriosa y decisiva.

En la Polonia independiente (1918-1939) el P. S. P. luchó sin tregua por la cimentación de las reformas sociales y organizó el movimiento sindical, la formación obrera, el movimiento corporativo, etc.

Los socialistas polacos se rebe-

J. J. S. S.

PARIS

Contrariamente a lo anunciado, la conferencia del compañero Georges Brutelle tendrá lugar el sábado 4 de noviembre a las 17.30 en los locales de la U.G.T. de París.

En esta conferencia, el Director de LE SOCIALISTE hablará a los españoles de « Los orígenes y el porvenir de la F.G.D.S. ».

Invitamos a todos los amigos y simpatizantes al 198, Av. du Maine, París-XIV.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO...

De todos los compañeros de Manzanares (Ciudad Real), residentes en el exilio. Escribir a Manuel Carrión, 7, rue A. Billoux, 69 - Venissieux.

laban contra los golpes asestados a las libertades cívicas, luchaban contra el fascismo, el racismo y el antisemitismo, mal ejemplo que venía de la Alemania hitleriana vecina. No se dejaron quebrar por el « Gobierno de los coroneles », instalado en Polonia después de 1928.

LA AGRESION HITLERIANA

En septiembre de 1939, al principio de la guerra con Alemania, el P.S.P. intentó recrear una unidad nacional capaz de oponerse eficazmente a la agresión hitleriana. Cuando esta tentativa fracasó, los socialistas organizaron batallones obreros que defendieron Varsovia en 1939, al lado de las tropas regulares.

Desde el principio de la ocupación alemana —en octubre de 1939— el P.S.P. organizó la resistencia bajo el signo de « WRN » —libertad, igualdad, independencia, en polaco—. El diario socialista « Robotnik » (El Obrero), fue uno de los primeros diarios clandestinos. Los alemanes, viendo la enorme influencia del P.S.P. entre la población obrera, trataron de destruirlo. En este combate clandestino, el P.S.P. sufrió grandes pérdidas. Desde los primeros meses de la ocupación fueron fusilados líderes socialistas tales como Niedzialkowski, Dubois y otros.

En la clandestinidad, el P.S.P. preparaba las nuevas reformas políticas y sociales para la posguerra. Kazimiers Puzak, secretario general del P.S.P., se puso a la cabeza del Consejo clandestino de la Unidad Nacional. Las futuras reformas preveían, principalmente una reforma agraria íntegra, la nacionalización de los sectores clave: energía, industria, bancas, enseñanza gratuita en todos los niveles.

Más tarde, el régimen comunista —instalado después de la guerra en Polonia— aplicó estas reformas sin mencionar que el P. S. P. las había incluido desde hacía tiempo en su programa.

A LA CAZA DE LOS SOCIALISTAS

Después de la entrada en Polonia de las tropas soviéticas, el P.S.P. trató en vano de obtener del Gobierno dicho « provisional »

de Lublin, de obediencia comunista, el derecho de existencia; la policía política comunista organizó la caza de los líderes socialistas. Millares de éstos desaparecieron sin dejar traza o fueron muertos por negarse a colaborar con los hombres de paja de Moscú. Citemos entre estos héroes a Puzak, Pajdak, Zdanowski...

A pesar de estas persecuciones, el P.S.P. sobrevivió y transfirió su actividad a la emigración. En 1948, en el curso del Congreso de Pont-à-Lesse, en Bélgica, fueron designados unos órganos directores del P.S.P. entre los socialistas refugiados.

Así, el P.S.P. en el exilio existe y trabaja. Continúa publicando este mismo « Robotnik » que aparecía en Polonia libre, y luego bajo la ocupación hitleriana. El P.S.P. está compuesto por polacos libres, y es miembro de la Internacional Socialista.

El P. S. P. se esfuerza en dar a conocer al mundo libre las aspiraciones de los trabajadores de Polonia, condenados al silencio por la dictadura comunista, pero profundamente ligados a la ideología socialista y democrática. El P. S. P. lucha hoy, al igual que hace setenta y cinco años, por la verdadera independencia de Polonia. Posee una larga tradición. La emigración no le da miedo; ya ha estado exiliado y regresó de nuevo a su país. Lo que importa es que su ideal sea conforme a la coyuntura histórica y que el P. S. P. siga la línea adecuada.

Hoy, la juventud polaca, pese a la influencia comunista, reconoce que el socialismo democrático es para Polonia el único sistema indicado.

El P. S. P. está orgulloso de su aportación al socialismo internacional. También está orgulloso de su fidelidad a sus ideales.

Toda la colaboración en español para LE SOCIALISTE debe dirigirse a:

A. GARCIA DUARTE

69, rue du Taur, Toulouse (H.-G.)

LETRAS DE LUTO

El día 25 del pasado mes de julio, cuando regresaba desde Madrid a Barcelona nuestro compañero Juan García García en unión de dos amigos, el automóvil que los conducía chocó con un camión en la carretera de Madrid a Francia, en el término municipal de Pina del Ebro, cerca de Fraga, en la provincia de Huesca. Resultó muerto Juan García y heridos sus acompañantes, uno de ellos de gravedad.

Con Juan García, que tenía 71 años, desaparece uno de los militantes del P. S. O. E. y de la U.G.T. de Madrid de la recia solera que tantos servicios ha prestado a la clase trabajadora y a nuestras organizaciones.

Juan García había nacido en San Roque (Cádiz), pero desde niño marchó a Madrid, donde pronto comenzó a trabajar de aprendiz en las obras de la construcción, llegando a ser pronto un excelente oficial albañil. Apenas cumplido su servicio militar, se destacó como activo militante en la Sociedad de Albañiles « El Trabajo », de tan gloriosa historia en la U.G.T. y, seguidamente, en la Federación local de la Edificación de la capital de España, en cuyas dos organizaciones desempeñó importantes cargos directivos.

Las actividades políticas de García fueron también muy intensas, entre las que cabe señalar la de concejal en el entonces pueblo Carabanchel Bajo, integrado hoy a Madrid. Durante la guerra cumplió en los puestos de riesgo que se le encomendaron, y su entusiasmo y valor lo llevaron a veces a las puertas de la muerte. Terminada la guerra, después de pasar largos años en prisión, se instaló en Barcelona, donde continuó siendo, en la clandestinidad, el animoso militante de siempre, por lo que fue encarcelado de nuevo en varias ocasiones, la última en 1958. García estaba muy marcado por los esbirros del franquismo, y su casa era frecuente objeto de registros policíacos y él y sus familiares de molestias y amenazas. Pero nada podía quebrantar su gran espíritu, su amor por las ideas y su afán de servir.

Descanse en paz tan querido compañero, y reciba su familia el más sentido pésame de quienes hemos sido personalmente sus amigos, y el de nuestras organizaciones, que han perdido con su muerte un militante de las más altas cualidades.

En vísperas del X Congreso falleció en Prades (Pirineos Orien-

tales) el compañero Paulino Alegre. Había ido allí en busca de alivio a sus males, herido como estaba por la silicosis, terrible patrimonio de los mineros.

Su rudo y duro oficio no había logrado anularle los músculos y endurecer su empaque. Tenía aire suave, como suaves eran sus maneras, quizás aureoladas por su alma esponjada de bondad. Pero su fibra era de acero: silencioso, tenaz, indomeñable.

Siendo un chiquillo fui a llevar la voz de la U.G.T. a los mineros de Montalbán (Teruel), un Primero de Mayo. Nunca vi banderas más rojas que las rojas banderas de los mineros, ni sentí tantas palpitaciones humanas en las estrofas de « La Internacional », como al oír la salir de los pechos de los mineros. Entre esos mineros, decididos, animosos, forjados en bronce en las entrañas de la tierra, estaba Paulino Alegre, fundador y Vicepresidente del Sindicato Minero de Montalbán. Ni los somatenes primorriveristas, ni los escuadillos sindicados patronales, frenaron la marcha implacable de aquellos admirables compañeros. Se luchaba en la mina, en la calle y en los organismos oficiales y ninguna forma de lucha era incompatible con Paulino. Si defendió a sus compañeros en la calle, por medio de huelgas victoriosas, los defendió asimismo en los Comités Paritarios y después los Jurados Mixtos; después del 34, en la clandestinidad, y en el 36, otra vez a levantar los sindicatos.

Pocos meses después los fascistas establecieron sus líneas de fuego en las cercanías de la zona minera... Se perdió Aragón y los mineros aragoneses siguieron defendiendo sus ideas en Cataluña, hasta que el vendaval apocalíptico desencadenado por el fascismo internacional nos aventó a todos. Paulino fue a parar a los campos de concentración del sur de Francia y más tarde a Decazeville, donde siguió su ruda labor de minero. Si en Montalbán fue fundador del Sindicato y de la Agrupación Socialista, en Decazeville contribuyó a organizar el Partido y la Unión bajo la ocupación alemana, cuando tantos « valientes » afilaban sus armas dialécticas para cuando ya no hubiera peligro.

Su vida entera ha estado dedicada a la causa, sin desmayos, sin pausas. Todos los que lo han conocido dicen: era un hombre bueno y un compañero solidario... Su aire suave disimulaba sin quererlo y sin saberlo carácter roquero. Y lo ha matado la mina. Es como si el capitalismo, para domar los furiosos de la tierra despojada de sus riquezas, inmolara trabajadores, hombres.

Si hubiera yo de trazar su epitafio, escribiría:

PAULINO ALEGRE, minero aragonés muerto desterrado

A. J.

« Himno de Riego » con excusas

Al comenzar el partido internacional de fútbol entre España y Checoslovaquia, celebrado en Praga el domingo 1 de octubre, para las eliminatorias de la Copa de Europa, se tocó como himno nacional español el « Himno de Riego ». La sorpresa de directivos, periodistas y jugadores españoles fue grande, aunque más de uno sintiera satisfacción. ¿ Qué había pasado ? ¿ Se había proclamado la República en España durante el viaje ?

Al día siguiente, la Federación checa de fútbol se apresuró a enviar una carta de excusa al presidente de la Federación española, en la que se decía: « Después de investigar lo ocurrido, deseamos informar a usted, señor Presidente, que el hecho ha sido causado por error y negligencia de un funcionario administrativo de nuestra Sección de Fútbol, lo que sin embargo nosotros lamentamos sinceramente. »



Naciones y clases proletarias

En la actualidad, se suele hablar mucho de naciones ricas y pobres, de naciones capitalistas y proletarias, de países adelantados y de países en camino de desarrollo. Los comentaristas estiman que los países adelantados o capitalistas sacan una parte de su renta de los países atrasados en vías de desarrollo y que esta renta beneficia a todas las capas de la población. Contrariamente a este criterio, estimamos que en cada país hay pobres y ricos, capitalistas y proletarios, explotadores de la capacidad de trabajo y trabajadores o proletarios que son explotados al tener que vender, como una mercancía, esa capacidad de trabajo.

En un país desarrollado, tan capitalista, como los Estados Unidos, existían, en 1965, 38 millones de personas, o sea el 20 por ciento de la población, con un ingreso inferior al mínimo vital. A este 20 por ciento cuyos ingresos familiares anuales son insuficientes, según el « Bureau of Labor Statistics », para asegurar a una familia urbana un nivel de vida decente. Esta población pobre o miserable puede ser repartida en tres grandes categorías:

1.º Los habitantes urbanizados de las regiones no desarrolladas o que se encuentran en crisis estructural como consecuencia de la desaparición o de la disminución de una industria local.

2.º Los pequeños agricultores que representan más de la cuar-

ta parte de los agricultores americanos, y cuya población es despreciable desde el punto de vista económico.

3.º El lumpen-proletariado de las grandes ciudades, compuesto de jóvenes y de campesinos emi-

Por César Barona

grados recientemente, y que no encuentran trabajo; miembros de las minorías raciales; viejos; asalariados de servicios con salario inferior al mínimo vital.

La pobreza de esta masa subproletarizada es estructural y no de coyuntura. Harrington cita los hechos siguientes: « Los pobres constituyen el 20 por ciento de los americanos; más el 25 por ciento de los niños pertenecientes a las familias más pobres y destinadas, a su vez, a la pobreza por su nivel de instrucción cuya insuficiencia está cerca del analfabetismo. »

Lo mismo ocurre en todas las demás naciones adelantadas, ya sea en Francia, en Inglaterra o en otras naciones capitalistas: tenemos explotadores y explotados; capitalistas propietarios de los medios de producción y proletarios obligados a vender su capacidad de trabajo. En los países en vías de desarrollo o países atrasados, también hay explotadores y explotados. En estos países atra-

sados, en general, antiguas colonias, existe una minoría burguesa ascendente que reemplaza a la antigua minoría privilegiada y que, la mayor parte de las veces, se entiende con ésta para explotar a los asalariados indígenas.

Los trabajadores de los países atrasados tienen sumo interés en seguir unidos a los trabajadores de los países adelantados, pues es de la única forma en que podrán gozar de las ventajas que éstos obtienen, ya sea del aumento de los salarios o de las condiciones de trabajo, de la Seguridad Social, de los Subsidios Familiares, de las vacaciones pagadas, etc.

La burguesía de los países atrasados participó en las luchas por la independencia nacional, para reemplazar a la minoría pudiente. Una vez terminada esa guerra, ya no le interesa que la lucha se prosiga; el estado de cosas presente le interesa sobremanera, mientras que los trabajadores quieren hacer la revolución por la que lucharon. Y así vemos que las guerras con sus vecinos que en renovar las estructuras de la propia nación, están más interesadas en las rivalidades imperialistas, que antes reprochaban a los dominadores, que en dar a comer a la población de cada país. Naturalmente que hoy existen naciones ricas y pobres con las secuelas que esto implica; pero, en la sociedad actual, cuenta mucho más la oposición entre explotados y explotadores.

